

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

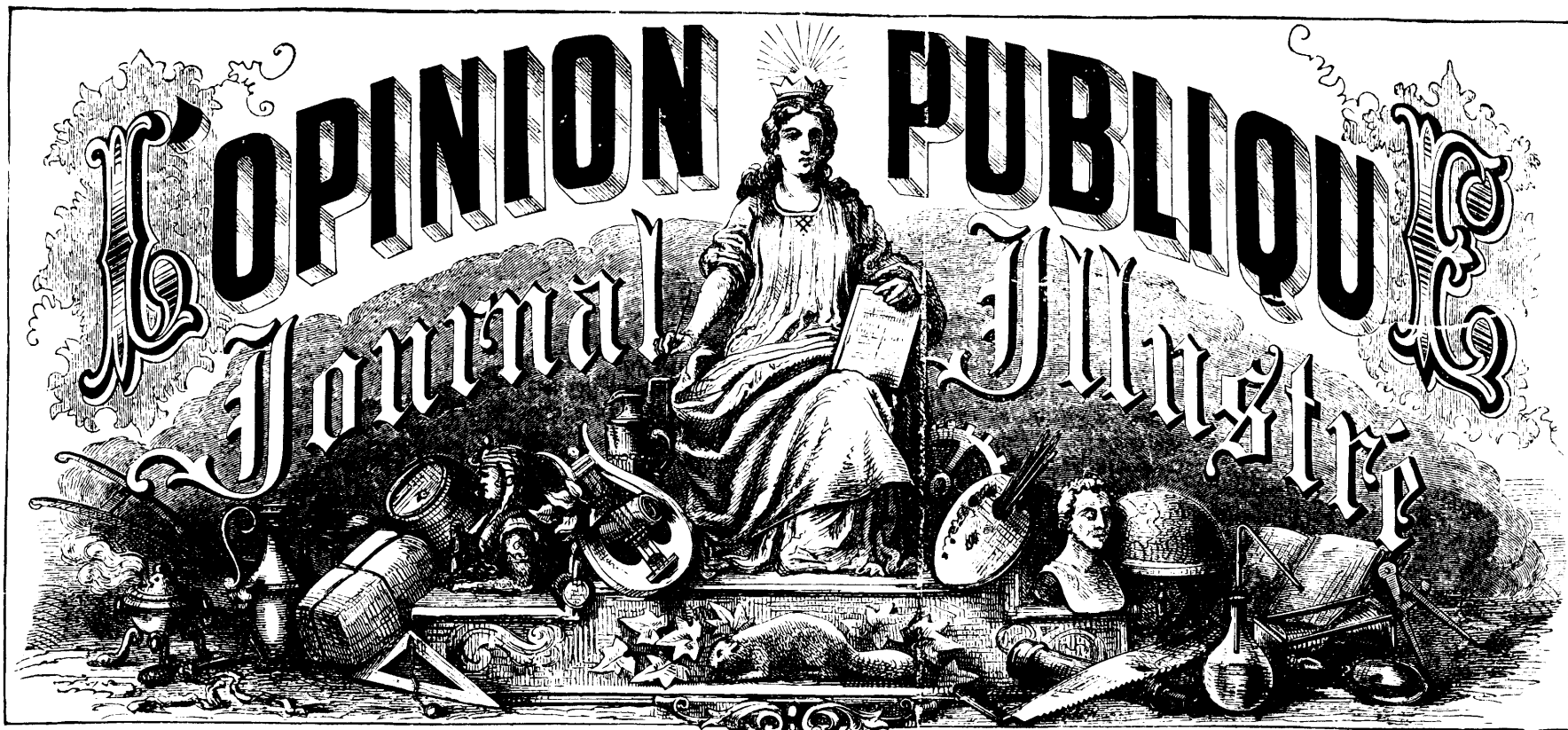
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.—No. 41.

MONTREAL, JEUDI, 8 OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE. \$3.00.
 PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

AU FIL DE LA PLUME

Sans agents, sans exhortations, les circonstances seules aidant, le rapatriement s'opère dans une proportion étonnante.

Il n'est pas rare d'apprendre que sept ou huit familles ont quitté tel village des Etats-Unis pour retourner au pays.

Depuis la grande fête du 24 juin, les compagnies de chemins de fer qui conduisent du Canada aux Etats-Unis ont vendu fort peu de billets pour les Etats de la Nouvelle Angleterre, mais ils en ont considérablement vendu pour le Canada.

M. Picard, du Vermont Central, nous disait tout récemment que la vente des billets à Montréal par sa ligne avait diminué de 60 pour cent depuis le 24 juin.

Et M. Lalime, agent de la même compagnie aux Etats-Unis, m'apprend qu'il se vend plus de billets pour Montréal et St. Jean, cet automne, qu'il n'en est jamais été vendu auparavant.

De fait, tous les trains du soir qui passent à Nashua, jonction des trains de Worcester, sont remplis de Canadiens qui retournent au pays.

Voici une belle occasion d'arrêter l'émigration. Si la province de Québec peut fournir de l'ouvrage à tous ces bras vigoureux, ce sera assurer le plus beau succès de notre grande démonstration nationale de 1874, ce sera le plus puissant moyen de rapatriement et le plus sûr échec à la dépopulation de nos campagnes.

Plusieurs de ceux qui se rapatrient emportent quelques économies; la plupart s'en retournent avec de l'expérience, beaucoup de courage et un désir sincère d'améliorer la position de leur famille.

Puissent-ils tous réussir et ne pas rencontrer de désillusions dans la réalisation de leurs projets.

L'émigration, elle a bien raison de se tenir à quia. Les affaires sont embarrassées à l'extrême aux Etats-Unis. Le commerce est paralysé, l'industrie est stagnante. Les manufactures de coton des Etats de l'Est et de New-York ne marcheront que quatre jours par semaine, d'ici au mois de janvier.

La production ayant été plus considérable que la consommation, le marché est inondé de produits de ce genre, et il faut attendre que l'écoulement soit venu diminuer le surplus de marchandises avant de produire comme par le passé.

Tout cela est fort bien pour le manufacturier, mais ne fait nullement l'affaire de la moitié des Canadiens de la Nouvelle Angleterre qui sont employés dans ces manufactures.

Ce que nous venons de dire pour le travail dans les filatures de coton, nous pouvons le dire des autres industries. L'ouvrage est rare, très-rare, et les prix ont diminué d'un tiers depuis deux ans.

Non, ce n'est pas le temps de venir chercher fortune aux Etats-Unis. Que nos cultivateurs de la province de Québec n'abandonnent pas là leurs terres pour enfouir leurs enfants dans les filatures américaines. Ils auraient tort. Au lieu de la fortune, ils ne rencontreraient que le seul pain de leur famille, et leurs enfants perdraient peut-

être leur santé, et un peu de ce sentiment *canadien* qui fait le charme de nos campagnes.

Que nos cultivateurs ne s'en laissent pas imposer par de prétendus amis qui leur conseillent de s'expatrier, et qu'au moins, s'ils ont l'idée de passer aux Etats-Unis, les chefs de familles viennent voir de leurs yeux la condition actuelle de l'industrie et du travailleur. Et ils s'en retourneront satisfaits de leur condition paisible et ne songeront nullement à laisser leurs belles campagnes.

Quand j'étudie la position des cultivateurs canadiens qui sont aux Etats-Unis et que je la compare à celle de nos cultivateurs de la province de Québec, je ne puis m'empêcher de dire et de dire encore que le peuple canadien-français avait été établi et formé pour être un peuple agricole.

Nos cultivateurs émigrés sont déclassés, ils ne sont plus eux-mêmes. Leurs habitudes, leurs usages, leurs manières contrastent avec ceux de leurs concitoyens.

La vie américaine ne leur va pas. Ils étaient nés dans la simplicité des mœurs, dans la tranquillité de la vie des champs; ils avaient été élevés à l'ombre du clocher paroissial, avec la religion sans cesse devant l'esprit, dans le contentement du cœur, leur l'ambition se bornait à vivre et à mourir chrétiennement.

Ici peu ou point de ces choses qui faisaient autrefois leur vie. La famille avec ses joies si pures, avec son bonheur si calme autrefois, n'est plus ici qu'une alliance de forces pour le bénéfice commun, jusqu'à ce que les garçons aient atteint vingt ans et les filles dix-huit. Après cet âge les enfants paient pension au père et gardent pour eux leurs salaires. Passé cet âge, plus de dévouement pour les parents, comme au pays; plus ou presque plus de dévouement pour les enfants.

Hélas! la famille canadienne aux Etats Unis n'est plus cette famille de nos campagnes canadiennes. Cultivateurs émigrés qui lisez ses lignes, jetez les yeux autour de vous, regardez vos enfants, reportez vos regards aux jours de votre enfance, et avec moi vous direz, vous aussi: Hélas! hélas!

On parle d'industrie. Oui, elle est nécessaire au développement de notre pays, mais de grâce, qu'on n'aille pas enlever à notre peuple son caractère distinctif de peuple agricole.

La colonisation, voilà ce qu'il nous faut, voilà ce qui nous manque.

On craint aujourd'hui de s'acheminer vers la forêt et de se faire une demeure dans les bois.

Avec les instruments agricoles à la disposition du cultivateur, le gouvernement aidant, la colonisation est loin d'être impossible.

Il faut du patriotisme pour être colon. Oui, il en faut, et il existe dans nos campagnes, mais on ne l'exploite pas assez pour le plus grand bien du pays.

Si nos sociétés de colonisation étaient plus fortes, plus riches, plus nombreuses et animées d'un véritable esprit de dévouement, on verrait reculer la forêt devant la civilisation.

Mais non, on se forme en société, bien souvent pour spéculer et non pour coloniser.

Les Anglais sont plus pratiques et plus patriotiques que nous sous ce rapport. Lorsque le Manitoba a été ouvert à l'émigration, des sociétés de colonisation se sont formées dans l'Ontario, des contributions très-généreuses ont été versées dans une caisse commune et on a de suite envoyé des Anglais s'emparer de la suprématie des affaires politiques et commerciales.

On ne voulait qu'une chose, la domination anglaise, on l'a obtenue.

De spéculations, point, de remboursements, aucun. C'est là du dévouement.

Quand l'Etat du Kansas fut admis dans l'Union américaine en 1854, l'esclavage y fut toléré. Que firent les anti-esclavagistes du Massachusetts? Ils formèrent un fonds de \$75,000 et envoyèrent, en 1855, 1,300 émigrants anti-esclavagistes dans le Kansas.

Voici du dévouement pour des principes et des idées, et nous n'en aurions pas lorsqu'il s'agit de l'existence même de notre nationalité?

Les Etats-Unis viennent de traverser une petite crise qui augure mal pour l'avenir. La Louisiane et une des Caroline ont eu leurs petites insurrections, il y a eu des tués et des blessés, et sans l'intervention du gouvernement fédéral, il y aurait eu encore plus de sang répandu.

Les guerres de races sont à craindre ici. Chaque nationalité s'affermir et cherche la prépondérance dans les affaires publiques; de là des conflits et des scissions qui finiront peut être par briser l'harmonie de l'Union et préparer une seconde guerre civile.

FERD. GAGNON.

L'INSTITUT D'OTTAWA

Les journaux ont annoncé que l'Institut Canadien-Français d'Ottawa vient de choisir à l'unanimité M. Benjamin Sulte pour son président.

C'est le moment de parler un peu de cette institution si nationale, fondée il y a déjà vingt-deux ans, alors que la ville d'Ottawa n'était encore qu'une bourgade, et qui s'est développée avec elle au point de se ranger aujourd'hui au premier rang de sa classe.

En 1852, les Canadiens Français d'Ottawa n'avaient, croyons-nous, qu'un tout petit commencement d'école primaire où quelques enfants étaient admis. La population, recrutée des différentes parties du Bas Canada, était à peine installée, à peine en état de se concentrer et de s'entendre sur les affaires locales. Le groupe parlant la langue anglaise (surtout les Anglais et les Ecossais) dominait tout, par l'argent, l'instruction et l'esprit d'activité qui leur est propre. C'est alors que germa dans la tête de quelques courageux Canadiens l'idée de créer un foyer pour l'élément français et d'y faire aboutir toutes les ressources dont on pouvait disposer. M. le professeur Guigues, qui ne manquait jamais l'occasion de fortifier notre nationalité, fut le patron de l'Institut naissant. Il s'est montré jusqu'à sa mort son fervent soutien, et c'est là qu'il a prononcé son dernier discours.

Dès les commencements, la salle unique de l'Institut servit de lieu de réunion; on y débattait les intérêts de la famille canadienne. Un certain nombre de journaux y étaient reçus et ceux des membres qui ne savaient pas

lire avaient l'habitude de se grouper autour d'un lecteur pour écouter les nouvelles publiques. Ce régime a duré une quinzaine d'années et a produit d'excellents résultats. Il a eu d'abord l'effet d'attirer à l'Institut les Canadiens de toutes les parties de la ville et de forcer les autres nationalités à compter avec eux. Un esprit de corps se forma de cette façon et il a jeté des racines indestructibles dans la population française d'Ottawa. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les luttes d'un passé si récent, mais nous pouvons dire que les étrangers sont tous frappés du sentiment qui règne parmi les Canadiens-Français de cette place. Un homme d'état a dit que le patriotisme n'est jamais si vivace qu'aux frontières, et c'est bien la vérité ici. Séparés de la province de Québec, les neuf ou dix mille Canadiens de la ville d'Ottawa ont eu journellement à combattre quelque danger qui menaçait leur langue, leur religion, leurs coutumes. C'est une existence d'avant postes. A tout moment le clairon sonne et il faut se rallier en force pour repousser quelque assaut. Non pas que la lutte se fasse brutalement aujourd'hui comme cela avait lieu autrefois, mais la situation n'en est pas moins tendue et toujours délicate. Après avoir failli dans leurs entreprises à coup de poing, les races étrangères s'exercent à manier d'autres armes, plus policées, mais aussi plus terribles pour nous. Sans l'Institut qui a formé des défenseurs aux Canadiens, nous serions débordés, écrasés, anéantis depuis un certain temps. Mais il s'est passé des choses qui donnent à réfléchir aux opposants, et à l'heure qu'il est le calme qui règne à Ottawa entre les différentes nationalités, principalement en ce qui touche à l'élément français, est le fruit des travaux du passé. L'entente cordiale existe, sans ombre, croyons-nous. C'est une des plus belles conquêtes dont nous puissions nous enorgueillir.

L'Institut a grandi non seulement comme foyer français, mais au point de vue littéraire et artistique, il a fait des progrès étonnants. Des conférences y ont été données depuis quinze ans, avec régularité surtout depuis cinq ou six ans. Il n'y a pas que nous sachions un cercle dans la province de Québec qui fasse autant sous ce rapport.

Un collège classique existe maintenant à Ottawa. Il en sort d'année en année des jeunes gens qui s'ajoutent aux anciens de l'Institut. Nous avons des nôtres dans les professions et dans les bureaux d'affaires. L'un des deux députés de la ville est Canadien-Français; il a été élu à ce titre regardé comme un droit. Le commerce est déjà presque à moitié canadien. Les écoles primaires sont très-flourées et contribuent puissamment à répandre avec l'instruction le goût de la lecture et du travail intellectuel. Plusieurs professeurs de musique reconnaissent pour leurs meilleurs élèves les Canadiens-Français des deux sexes. Des sociétés de tous genres sont organisées et fonctionnent soit pour l'agrément soit pour le soulagement d'un chacun. En un mot, il y a des portes ouvertes, un champ libre pour toutes les aptitudes et les bonnes volontés.

Il en résulte que les moyens de fortifier l'Institut ne manquent pas,—et en effet l'Institut avance rapidement. Outre qu'il a une bibliothèque qui renferme des œuvres remarquables, la salle des journaux est fréquentée avec assiduité. Mais ce qui fait le principal mérite de l'Institut, ce sont ses soirées littéraires et musicales qui se prolongent pendant six mois de l'année, de l'automne au printemps. Chaque mercredi sa salle reçoit un auditoire qui varie de trois à six cents personnes. Cela en dit plus que bien des commentaires. Ces soirées, appelées "cercle des familles," sont en effet le rendez-vous des familles. Hommes, femmes, jeunes filles, tout le monde s'y rend, et l'habitude en est tellement prise, en ville et dans les environs, que les Canadiens des paroisses voisines font ordinairement coïncider leurs voyages à la ville avec le "jour de l'Institut." On voit par là jusqu'à quel point ces conférences sont entrées dans les mœurs de nos compatriotes de cette partie du pays. Quelle est la ville de la province de Québec qui peut en dire autant d'elle-même?

Le sujet de ces conférences ou lectures, comme disent les anglais, est presque invariablement tiré d'un trait de l'histoire du Canada lorsqu'il ne roule pas sur quelques considérations propres à élever, d'une autre manière, le sens patriotique et à instruire ceux qui vont les entendre. A la vérité, on ne peut dire que les orateurs sortent du vaste cadre que leur trace l'inspiration nationale. De débat qui touche aux idées ou aux partis politiques il ne s'en est jamais fait dans l'enceinte de l'Institut; aussi avons-nous vu, depuis sept ans, la législature d'Ontario accorder annuellement trois cents piastres pour son soutien, comme elle le fait à l'égard de deux autres institutions d'Ottawa (langue anglaise) qui ne s'occupent que de science et de littérature, et qui, pour tout dire, sont loin de briller autant que l'Institut français.

L'étranger qui visite la capitale fédérale ne cesse de manifester la surprise que lui cause cette heureuse com-

binasion de ressources. Il semble que le cœur de toute la population française de la ville et des environs soit là. C'est dans la salle de l'Institut que se réunissent au besoin les chefs de dix ou douze sociétés organisées parmi nos compatriotes. Sitôt qu'il s'agit d'une affaire publique,—le sacre de Mgr. Duhamel, par exemple,—un mot adressé à qui de droit concentre dans ce lieu les forces dirigeantes de la population française. Les assemblées publiques y trouvent place également. Enfin, si l'Institut n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Tracer l'histoire de ses progrès serait entrer dans des détails que nos lecteurs ne tiennent peut-être pas à connaître. Il suffira de noter ici que ses finances sont dans un état prospère et que l'on parle sérieusement de bâtir un édifice qui rivalise en étendue et en élégance avec d'autres monuments d'Ottawa. Un terrain est acheté dans ce but, sur un site central et avantageux. Il est probable que de seize à dix-sept mille piastres y passeront. C'est la question majeure du moment, car l'entreprise est considérable, sans dépasser toutefois les moyens de l'Institut.

Placé à quarante lieues de Montréal, les trente mille Canadiens-Français qui sont établis aux portes mêmes de la ville d'Ottawa ont besoin de reconnaître un point de ralliement, un drapeau autour duquel ils peuvent se serer et retremper leur courage. Nous ne parlons pas de quarante autres mille âmes de notre origine dispersées par villages tout le long de la vallée d'Ottawa, les secours de l'instruction en général ne leur sont dispensés que dans une mesure restreinte. Le temps viendra pour eux. Songeons auparavant à ceux qui ont déjà travaillé aux commencements de l'œuvre et qui lui ont imprimé une impulsion si extraordinaire. Ce que nous venons de raconter ne confirme-t-il pas en partie la prédiction de M. Rameau qui disait, il y a quinze ans, qu'un jour viendrait où la vallée de l'Ottawa se peuplerait d'une population française assez nombreuse pour y tenir la balance des affaires, si elle voulait s'en donner la peine.

Il y a un an, M. Joseph Tassé, alors président de l'Institut d'Ottawa, constatait que la race française avait décidément pris pied dans cette région.

"L'Institut est comme le boulevard de la nationalité à Ottawa,—aussi devons-nous nous efforcer de lui donner de la force et de la grandeur. Nous avons cru qu'il était temps de lui élever un véritable monument national. . . . Nulle part plus que dans la province d'Ontario nous ne devons nous efforcer de fortifier l'élément national. . . . Pas une nationalité n'a grandi par elle-même aussi rapidement que la nôtre dans la province d'Ontario. Nous avons plus que doublé depuis dix ans. En 1861 nous étions environ trente-trois mille; nous sommes maintenant soixante-et-quinze mille. C'est-à-dire que les Canadiens d'Ontario sont plus nombreux que ne l'étaient nos pères à la cession du pays. . . . Il y a moins de Canadiens-Français dans Ontario que d'Acadiens dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, mais il y a ici plus de nos gens qu'il n'y a d'Anglais dans la province de Québec. . . . Et cependant ces Anglais ont le privilège d'être plus de douze représentants.

"Comparons, dit-il encore, nos conférences avec les entretiens que les autres sociétés ou cercles littéraires d'Ottawa parlant la langue anglaise donnent à leurs auditoires. Nous avons imprimé à la partie littéraire de nos séances un cachet qu'elle n'a certainement pas dans ces associations. . . . Leurs entretiens sont de beaux discours, ou des récits, ou des scènes émouvantes empruntées à des écrivains célèbres. . . . Ils n'ajoutent aucune production nouvelle à la littérature canadienne. . . . Ils n'exigent pas non plus la somme d'étude, de réflexions et de recherches que requièrent nos conférences. . . . Aussi, que l'on réunisse et que l'on publie les cinquantes conférences lues durant trois années seulement devant cette institution, et l'on admettra sans peine que dans ce coin de la province d'Ontario les Canadiens-Français savent lutter avantageusement contre leurs concitoyens d'autres origines dans le noble domaine de l'intelligence.

"On ne saurait donner trop d'importance à ces conférences publiques, car assurer le succès de l'Institut, lui donner toute la vitalité possible, étendre ses moyens d'action et le cercle de son influence, c'est faire acte de patriotisme. L'Institut n'est-il pas le foyer où viennent converger toutes nos aspirations nationales,—le centre intellectuel où nous échangeons et développons les idées d'intérêt immédiat pour nous,—en un mot, le lieu de réunion où nous avons appris à nous connaître et à compter les forces vives de la nationalité?"

"L'Institut n'a jamais été plus prospère qu'il l'est maintenant. Le chiffre de ses membres est aujourd'hui de trois cent soixante-et-quinze. Or, c'est plus que ne compte aucune institution littéraire de la province de Québec et même d'Ottawa." "Et pourtant, ajoute-t-il, nous ne sommes que soixante-et-quinze mille Canadiens-français dans cette province pour tenir tête à un million et demi d'Anglais, d'Ecosseis et d'Irlandais!"

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Deux minutes après, l'opérateur me remettait un télégramme ainsi conçu: "Demain, Bradlaugh, 28, rue Farnham, recevra instruction de vous donner cent dollars en or." Un prisonnier, au fond d'un noir cachot, que l'on rend subitement à la lumière et à la liberté, éprouverait le même éblouissement que moi à la vue de ce télégramme qui m'éclatait en pleine figure! "Demain, demain, je quitterai Omaha; demain je sortirai de ce tombeau brûlant; demain, je secourrai ce sable de feu; demain, je serai libre. O argent! se peut-il qu'on t'appelle vil métal, toi qui me rends une patrie, toi qui me donnes en une heure autant de joie que j'ai eu de chagrins en un mois!" . . . Et je m'élançai dans la rue comme un cerf dans les vallons, bondissant presque à chaque pas, soulevé par des flots élastiques.

J'avais encore quelque menue monnaie: "Nous allons arroser le télégramme," me dis-je, et je courus demander à tous les employés de télégraphe de me suivre à un *saloon* quelconque. Quelques-uns d'entre eux étaient sur le point de devenir idiots à force d'avoir été ahuris par moi, et je leur devais bien au moins un *cock-tail*. Ils me suivirent au nombre de trois ou quatre, et nous ébauchâmes une pochardise qui aurait pu devenir légendaire, si je n'avais songé aux graves événements du lendemain.

Ce lendemain était vendredi, 3 juillet, jour où j'allais me montrer pour la première fois dans toute ma gloire aux citoyens d'Omaha, mais pour leur dire un éternel adieu. À dix heures j'arrivais au bureau de M. Bradlaugh, rue Farnham, avec une magnifique assurance et un front superbe. Il me semblait que tout ce qu'il pouvait y avoir d'employés dans ce bureau se précipiteraient vers moi pour m'offrir cent dollars. Je tenais à la main ma dépêche et je la chiffonnais avec une nonchalance caressante. On me dit de revenir à onze heures; je revins à onze heures. On me dit de revenir à midi; je revins à midi. M. Bradlaugh n'y était pas encore; alors j'expliquai comme quoi je devais prendre le train sans faute à trois heures et que je n'avais pas de temps à perdre. "M. Bradlaugh sera certainement ici à 1½ heure," me dit-on. "Va pour 1½ heure," me dis-je. Ma malle était toute prête, je n'aurais eu qu'à toucher mon argent, payer mon hôtel et partir. A l'heure indiquée, je paraisais de nouveau rue Farnham, 28, et j'entraînai en pourparlers avec un homme qui était le chef du bureau. Je lui montrai ma dépêche et lui demandai s'il avait reçu instruction de me donner les cent dollars qui s'y trouvaient indiqués. —Non, me répondit-il; du reste, je n'ai pas d'instructions à recevoir de Montréal. Nous représentons ici un agent de la maison Bradlaugh dont le siège général est à New-York, et tous les ordres doivent nous venir directement de ce dernier endroit. Si l'on a fait un dépôt pour vous à Montréal, il faut que l'agence de Montréal en ait donné avis à New-York, d'où instruit on nous parviendra ensuite directement de vous payer; sinon, nous ne pouvons agir. —Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas encore vos instructions? m'écriai-je; le dépôt est fait depuis plus d'une journée; et il me semble que le télégraphe a eu le temps de fonctionner depuis lors. —Sans doute, mais je ne pense pas recevoir un télégramme de New-York; je recevrai plutôt une lettre de Montréal contenant la somme déposée sous forme de chèque sur une banque d'Omaha, vu que vous êtes absolument inconnu, que personne ne peut vous identifier, et que, même en recevant un télégramme de New-York, je serais encore assez embarrassé de savoir que faire. —Comment! monsieur, dès lors que vous recevez un ordre formel du siège général, où est donc votre responsabilité, et n'êtes-vous pas tenu de me faire justice? —Je ne vous connais pas, monsieur, me répliqua-t-il; je ne sais pas du tout qui vous êtes; il y a déjà plus d'un exemple de dépêche falsifiée; et quant à moi, je ne puis rien faire pour vous sans une dépêche que je reconnaitrais à certains signes de convention pour émaner directement du bureau général de New-York. Revenez ici à sept heures ce soir; j'aurai peut-être reçu l'instruction que vous espérez; sinon, il est probable qu'elle ne viendra que par la malle. Demain est le 4 juillet, grande fête nationale; je prends le train ce soir même et m'absente pour un mois, mais je vais laisser pleins pouvoirs à un jeune homme qui me représente ici en mon absence et qui vous paiera, s'il y a lieu.

Que pouvais-je répondre à cela? Rien. J'étais convaincu du reste qu'une instruction précise viendrait de New-York dans la journée, puisque ma dépêche le comportait expressément, et que je pourrais partir le lendemain. Je me retirai. D'heure en heure je revins, puis toutes les demi-heures, puis tous les quart-heures. A sept heures, il n'y avait pas encore de message envoyé de New-York. Jusqu'à minuit, j'allai d'un bureau de télégraphie à l'autre demander s'il n'y avait pas de dépêche pour l'agence Bradlaugh. Bien, rien, rien. Le lendemain, c'était le 4 juillet, et tous les bureaux seraient fermés; le surlendemain, c'était dimanche! Toutes les craintes et toutes les inquiétudes commencèrent à envahir mon cerveau. La dépêche que j'avais reçue était-elle apocryphe? Que signifièrent tant de retards? Pourquoi me donner une espérance qui, se changeant en déception dans l'état où je me trouvais, pouvait me faire perdre la raison? On ignorait sans doute que toutes mes nuits et mes jours se passaient dans une angoisse mortelle, que je ne vivais pas, que la fièvre seule me soutenait, que j'étais à bout de tous les moyens factices d'entretenir mon énergie. A deux heures du matin je me rendis à l'un des bureaux de nuit, et j'adressai une dépêche suppliante: "Au nom du ciel, disais-je, tirez-moi de cet enfer; dites-moi comment mon argent doit me parvenir, je ne puis plus vivre ainsi."

Toute la journée du 4 juillet se passa. Les gamins tirèrent un nombre infini de pétards dans les rues; les drapeaux s'élevèrent sur les édifices publics, les magasins furent fermés et tous les bureaux déserts. Le lendemain, dimanche, se passa encore et le télégraphe restait muet. Le lundi, j'étais devenu farouche, le désespoir grandissait en moi et je sentais les premières atteintes de cet état affreux qui conduit vite aux plus terribles résolutions. Je passai toute cette journée dans un énerverment indicible; un fauve pris subitement au piège et renfermé dans une cage devait avoir mon regard et la même haine contre tous les hommes. Enfin, vers six heures, comme je sortais encore une fois de mon hôtel, je vis venir à moi le jeune commis de l'agence Bradlaugh; il tenait à la main une dépêche lui enjoignant de payer cent dollars en or à la personne qui exhiberait un télégramme daté de Montréal, signé de tel nom et comportant la mention de pareille somme à lui être payée: "Enfin, m'écriai-je, me voilà sauvé!" Et je faillis prendre le jeune homme dans mes bras et le soulever à trois pieds de terre. Il était ahuri; les Yankees ne sont pas habitués à de pareils transports, et ils sont plutôt disposés à s'en

définir qu'il s'y laisser prendre. Mais il était difficile de ne pas croire à la sincérité des miens : " Venez demain au bureau, me dit-il, entre dix et onze heures, et j'aurai votre affaire." Ces paroles étaient grandes comme le monde, et je ne voyais rien dans les temps modernes qui fût aussi éloquent.

Le temps que je passai jusqu'au lendemain n'a de nom dans aucune langue; je me levai six fois pour épier l'aurore; je bus un gallon d'eau à la glace, je fumai à outrance, je déjeunai comme Jupiter au milieu des déesses, et à dix heures j'arrivais comme un conquérant dans le bureau de l'agence Bradlaugh. Il n'y avait personne; j'attendis, puis je revins. Pendant deux heures, le bureau resta vide; l'évêque d'Omaha venait de mourir deux jours auparavant et on l'enterrait ce matin-là même; tous les bureaux étaient déserts en son honneur et les banques fermées. Enfin, à midi, mon jeune homme parut. Je lui sautai presque à la gorge: — "Je n'ai pas encore d'argent, me dit-il, revenez à une heure et demie.

— Comment! vous n'avez pas d'argent, m'écriai-je; qu'est-ce que cela signifie? Voulez-vous vous jouer de moi? Remarquez que je veux absolument prendre le train aujourd'hui à trois heures, et que je vous tiens responsable de tous les délais. — Le chef de bureau m'a laissé sans un sou, répliqua-t-il; je n'ai en ma possession que trois chèques à ordre représentant exactement le montant qui vous revient; il faut les faire styler au porteur pour pouvoir les négocier dans une banque, et j'ai en vain cherché leurs signataires toute la matinée; ils doivent être absents. Enfin, revenez à une heure et demie, j'espère que j'aurai réussi à les trouver.

A une heure et demie précise j'étais de retour: — Mon argent, mon argent, m'écriai-je d'une voix terrible; il me le faut de suite, je n'ai plus qu'une heure devant moi; l'omnibus quitte l'hôtel à deux heures et demie juste, c'est le dernier délai que je vous accorde. — Je n'ai pu trouver personne encore, répondit le jeune homme avec une espèce de honte mêlée de crainte. — Ah! vous n'avez pu trouver personne; eh bien! je vais les trouver, moi, vos faiseurs de chèques; venez avec moi de suite, je l'exige. . . . Et je l'entraînai violemment au bas de l'escalier qui menait à son bureau. Nous allâmes au pas de course chez les trois signataires en question; tous trois étaient absents.

Jusqu'à deux heures un quart, démarches et courses furent inutiles. J'avais fait descendre ma malle pour qu'elle fût toute prête à mettre dans l'omnibus; ma détermination de partir ce jour-là même était effrayante: — Venez avec moi à l'hôtel, dis-je au jeune homme, peut-être le propriétaire voudra-t-il négocier vos chèques. — Nous arrivâmes, nous nous adressâmes au propriétaire qui nous répondit qu'il ne connaissait rien à tout cela et qu'il ne pouvait y remédier! Il restait encore une demi-heure pour le départ du train; l'omnibus vint et emporta tous les bagages excepté le mien. Mon affaire était montée à la hauteur d'un événement; les hôtes me regardaient, les uns avec défiance, les autres avec surprise; une sueur froide coulait sur tous mes membres, et en voyant partir l'omnibus, j'eus comme un mouvement de colère féroce: — Par tous les diables, dis-je au jeune homme en lui sautant presque à la gorge, vous allez venir avec moi de nouveau; Omaha n'est pas grand, heureusement; peut-être trouverons-nous cette fois vos individus; un quart d'heure me suffit pour me rendre à la gare dans un cab; vite, courons, et je le tirai par le bras et nous arrivâmes tout haletants chez le plus voisin des signataires. — Il venait de rentrer, il modifia de suite son chèque, nous courûmes chez le second qui, lui aussi, était de retour, et qui fit comme le premier.

Ces deux chèques réunis représentaient soixante-quinze dollars; il fallait maintenant aller les toucher à la banque; nous y courûmes et reçûmes l'argent. Un quart d'heure s'était passé; je n'avais pas le temps d'aller chez le troisième signataire, et plutôt que de ne pas partir immédiatement, j'aurais préféré être rôti vif.

J'entraînai avec moi le commis de Bradlaugh tout essouffé, tout ahuri, presque pris de vertige. Nous arrivâmes à l'hôtel; mon compte était fait d'avance avec une réduction d'un dollar par jour, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore à payer une note fort respectable. Je m'entendis avec le propriétaire qui devait toucher pour moi, dès le lendemain, le montant du troisième chèque et me l'expédia à Détroit où j'attendrais quelques jours. Je partis tambour battant dans un cab retenu à tout hasard, et j'arrivai à la gare au moment même où la locomotive sifflait; je n'eus que le temps de jeter ma malle dans le compartiment des bagages et de sauter dans le premier car venu. La sueur m'inondait des pieds à la tête et j'avais le gosier comme un étou chauffé à blanc; heureusement que le train arrêtait trois milles plus loin, de l'autre côté du Missouri, à Council Bluffs, et que là j'aurais le temps de me désaltérer et me remettre de tant d'émotions violentes.

Maintenant, je veux faire connaître un détail curieux, qui en vaut la peine, et que l'entraînement du récit m'a forcé d'omettre.

On se rappelle qu'il y a trois lignes de chemins de fer d'Omaha à Chicago. Les trains de ces lignes partent à la même heure et arrivent à peu près en même temps, sans s'éloigner de beaucoup les uns des autres. La concurrence qu'elles se font est acharnée, ingénieuse, fertile en ressources de toute espèce; elles ont des agents qui parcourent sans cesse les hôtels et qui s'adressent directement aux voyageurs pour leur vendre des tickets. Les propriétaires d'hôtels les mettent au courant de tous les départs et de toutes les destinations sans avoir de préférence pour aucune des lignes; c'est aux agents de persuader les voyageurs. Or, l'un d'eux, celui du Rock Island Company, avait appris le matin que je devais partir; un passager pour le Canada, ça ne se voit pas tous les jours dans ces parages. Il accourut à moi, me sollicita, m'attira, me convainquit que je devais m'en retourner à Chicago par le Rock Island R. R. Il fit tant que je le suivis jus qu'au bureau de sa compagnie pour prendre mon ticket et retenir mon lit; mais je n'avais encore le sou en ce moment-là: — *it is all right*, me dit l'employé du bureau en me remettant mes tickets, notre agent se rend lui-même sur le train tous les jours et accompagne jusqu'à Council Bluffs, pour veiller à leurs bagages et les renseigner, les voyageurs qui nous font l'honneur de passer par notre voie.

Ainsi donc, je me trouvais nanti d'un ticket de voyage et d'un lit dans le Pullman, sans qu'il m'en coûtât rien, libre de tous mes mouvements, et pouvant m'échapper dans une autre direction, s'il m'avait plu de le faire. Chose à remarquer. Je vis l'agent dès le départ du train; il passa devant moi peut-être vingt fois, jetant un coup d'œil de-ci, de-là, voyant à tout, ne me disait pas un mot, ayant l'air d'avoir autre chose à faire chaque fois que je m'approchais de lui pour le payer, enfin, ne se lassant approcher qu'à Council Bluffs même, après avoir vu à tous les détails, comme si le paiement des billets était le dernier objet dont s'occupât la compagnie qu'il représentait. C'était très-fort, en vérité très-fort, et archi-yankee.

Donc, le 7 juillet 1874, que je quittai Omaha pour revenir à Montréal d'où j'étais parti vingt-huit jours auparavant. J'étais allé jusqu'à San-Francisco d'où je revenais en moins d'un mois; j'avais passé par toutes les épreuves, toutes les misères, toutes les souffrances, et je revenais victorieux de ce qui aurait suffi à tuer dix hommes. Je compris alors pour la première fois que mon découragement était une folie impie et qu'il restait peut-être encore bien des choses à faire pour moi dans l'avenir. . . .

A. BUZES.

(A continuer.)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie. E. HALLO.

Suite.

Les damnés en attendant la résurrection sont revêtus de corps provisoires semblables aux ombres des anciens, et qui donnent prise aux tortures. Ils ont sans le repentir la mémoire du passé, ignorent le présent et prévoient l'avenir. Leur plus grand supplice c'est l'impuissance d'aimer.

A côté des damnés et à leurs têtes sont les démons, esprits déchus qui semblent avoir subi la honte d'une transformation matérielle. Ils exercent leur empire sur la nature, tentent les hommes et leur font partager leurs tourments dans la mort éternelle. Ils sont subordonnés les uns aux autres et font ainsi l'armée du mal dont le chef, Lucifer, a son trône au neuvième cercle au milieu des glaces éternelles.

II. C'est là toute la théorie du mal. Je continue cette analyse que j'emprunte toute à l'excellent ouvrage de F. Ozanam sur *Dante et la Philosophie catholique*.

Dante explique autant qu'il peut l'être le mystère de la génération humaine et l'influence que les sens exercent sur l'âme à laquelle ils sont unis. Il explique le rôle de ces deux parties de l'homme, leur mode d'union, puis leur séparation dans le temps et la résurrection du corps au dernier jour. Ce sont les sens qui prennent l'initiative dans les opérations de l'esprit, en lui offrant la matière de ses réflexions. Mais aussi, il y a en lui des principes qui ne viennent pas du dehors et que l'homme lui-même ne s'est pas donnés, des facultés innées qui annoncent en lui la présence invisible de la divinité. De là deux procédés pour la recherche de la vérité, l'observation et le raisonnement. Mais le sage doit marcher avec expérience, prudence et persévérance pour arriver à la certitude dans les choses qui ne dépassent pas l'ordre naturel. Encore en fait la certitude y sera souvent entourée d'ombres que la foi seule illumine entièrement.

Dans l'ordre moral le premier phénomène qui se rencontre ce sont les passions. Les passions sont indépendantes de la volonté qui ne peut que réagir contre elles. Elles ont un principe commun qui est l'amour. L'amour ici n'est autre chose que la tendance qui pousse tous les êtres à leur fin.

Pour faire contrepoids à la sensibilité aveugle, Dieu nous a donné une volonté libre de choisir entre ses attractions et le discernement pour la conseiller et veiller sur le seuil de l'assentiment. C'est ce que nous appelons la conscience. Mais ces forces de résistance que l'homme trouve en dedans de lui-même contre les passions, ne lui suffisent pas. Il faut pour la réparation de ses fautes, à part une conscience fidèle qui en garde le souvenir, une douleur puissante et la résolution sévère de satisfaire à la justice éternelle, l'intervention divine qu'il obtiendra par la prière. Il faut la soumission à l'autorité religieuse pour entrer dans la carrière de la réparation. On n'en sort pas sans l'aveu, les larmes et la honte. Après l'expiation, l'homme a détruit par la méditation, la souffrance volontaire et la prière l'habitude du péché, et quand il a reçu l'absolution du dernier tribunal, il peut goûter le bonheur de la terre, dans l'exercice vertueux de toutes ses facultés.

Dante, après avoir ainsi retracé les combats du bien et du mal dans l'homme, fait dans les derniers chants du *Purgatoire* le tableau des destinées intellectuelles et morales de l'humanité. Le céleste cortège vient prendre possession du Paradis terrestre que la chute de l'homme avait rendu désert. C'est le Christ sous la figure d'un griffon, traînant un char merveilleux c'est-à-dire l'Eglise, sur lequel est assise Béatrice entourée des sept vierges, c'est-à-dire la Théologie avec les quatre vertus cardinales et les trois vertus théologiques.

Telle a été dans l'homme et dans le monde la lutte du bien et du mal. Elle se continue après la mort dans le lieu de l'expiation. Le *Purgatoire* "est comme une montagne dont les racines plongent dans l'Océan et dont la cime tomente au ciel. Conique en sa structure elle se divise en neuf parties. La première est une sorte de vestibule dont les habitants expient par un délai proportionné les obstacles que rencontra leur tardive pénitence. Ensuite se succèdent sept zones concentriques, superposées, toujours plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent et dans lesquelles se purifient les sept principaux vices, les sept formes coupables de l'amour. Au sommet enfin et au terme des épreuves, le paradis terrestre étend ses ombrages déserts, sous lesquels seulement les âmes régénérées vont boire à deux sources l'oubli de leurs fautes et le souvenir de leurs mérites." Ozanam.

Les âmes justes sont revêtues de corps subtils qui donnent prise aux peines matérielles proportionnées aux peines qu'elles expient. A ces réparations douloureuses s'ajoutent la méditation, la prière et l'aveu. Les âmes justes ont le souvenir du passé et la connaissance de l'avenir. Elles ignorent le présent et n'ont avec nous d'autre commerce que celui de la compassion et de la prière.

C'est dans le *Purgatoire* et le *Paradis* que Dante a surtout résumé toutes les connaissances géographiques et astronomiques de son temps. Sans doute il y a bien des erreurs et des lacunes dans les explications qu'il donne des phénomènes de la nature. Mais ces erreurs portent toujours sur des points que l'observation n'avait pas encore pu éclaircir. Quand il s'agit de faire appel au raisonnement, Dante s'élève à des hauteurs que les savants de nos jours ont trop souvent oubliées. En dépit de ses erreurs il a mieux connu le moi de créé que nos savants, parce qu'il y a vu Dieu partout présent. Sa science a été plus haute et plus vraie parce qu'elle le rapprochait de Dieu, tandis que celle de nos savants ne fait souvent que les en éloigner.

III

DE LA POESIE ÉPIQUE.

V

(DANTE.)

III.—Le bien.—10. L'homme a deux facultés principales: l'intelligence et la volonté. Il sent qu'il est fait pour connaître et aimer, connaître la vérité et aimer le bien. De là

deux sortes de vie pour l'homme, la vie active et contemplative. La première en développant sa volonté se perfectionne, et la connaissance de cette perfection lui donne une certaine mesure de bonheur. La seconde exerce l'intelligence et la perfectionne, et la conscience que l'homme a de cette perfection lui donne le bonheur, fin, unique des opérations de la volonté et de l'intelligence. Mais cette perfection, l'intelligence ne l'obtiendra qu'en contemplant sans voile l'être essentiellement intelligible qui est Dieu. Dieu est donc la fin dernière de l'homme, son souverain bien et son souverain bonheur.

A la pratique du bien et à la connaissance du vrai il y a des obstacles naturels et surnaturels. Nous en pouvons triompher à l'aide des bonnes dispositions de notre nature, de notre volonté libre et de la grâce divine. L'âme qui tend au bien a des dispositions naturelles ou surnaturelles qu'on appelle vertus. Il y a les vertus humaines ou cardinales: la prudence, la force et la justice. Il y a les vertus divines ou théologiques: la Foi, l'Espérance et la Charité en laquelle se résument toutes les autres et la seule qui fleurisse éternellement dans les jardins du ciel.

20. Le premier homme fut créé avec la plénitude de la science et de la vertu. Cette science eut besoin de se manifester au dehors; de là le langage de l'homme pouvait comme lui. Après la chute la science et la langue se perdent. Les écoles se multiplient sans retrouver la science jusqu'à ce que Jésus-Christ la rende au monde et la répande dans les sages de l'Eglise, les Docteurs qui se succèdent de siècle en siècle depuis St. Denis l'Aréopagite qui pénètre le plus avant dans les choses célestes, jusqu'à St. Thomas d'Aquin "dont le nom même est au-dessus de toute louange."

La Providence n'a pas moins fait pour la justice. Dieu veut le droit. L'homme a une double mission, le bien-être en cette vie et la béatitude éternelle. Pour cela il lui faut deux sociétés, l'une temporelle et l'autre spirituelle. L'homme est naturellement sociable. Les individus se groupent en une seule famille, les familles en une seule cité, les cités en une seule nation, et les nations devraient ne former qu'une monarchie universelle. Le souverain ne doit être que le serviteur de tous et il ne doit y avoir d'autre noblesse que celle des vertus. Mais la société temporelle ainsi conçue ne saurait se réaliser complètement ici-bas. (1)

A côté du gouvernement temporel, il y a l'Eglise, société universelle, dépositaire des renseignements divins et des grâces surnaturelles. Elle est monarchique et a à sa tête le Souverain Pontife. Que si l'Eglise est troublée ici-bas par le mal, elle triomphe éternellement avec le Christ dans le ciel.

30. Au delà des neuf sphères des cieux, il y a le ciel émyrre, pure lumière, lumière pleine d'amour, séjour des âmes bienheureuses. Là elles jouissent d'un bonheur parfait bien qu'inégal, parce qu'elles y rencontraient le terme de leurs désirs. Ces âmes saintes sont revêtues d'apparences sensibles, mais lumineuses et pleines de gloire. Elles voient en même temps le passé, le présent et l'avenir et conservent les saintes affections qu'elles eurent sur la terre. Elles présentent à Dieu nos prières et nous font parvenir ses grâces. Leur béatitude consiste dans la connaissance et l'amour de Dieu, ce qu'elles obtiennent par la vision de Dieu. Les âmes justes reprendront au dernier jour leurs corps glorifiés, et leur bonheur s'en accroîtra. Dante les représente assemblées au milieu du ciel, formant comme une rose éblouissante de blancheur, dont l'allégresse et la louange s'échappent comme un parfum. Et des anges y descendent comme des abeilles et remontent vers le soleil éternel dont les rayons ne s'obscurcissent jamais.

Au-dessus des saints il y a les anges, intelligences et amours purs esprits, divisés en trois hiérarchies qui contemplent spécialement chacune des personnes divines et se subdivisent en neuf chœurs dont chacun a son point de vue différent. Ils ont aussi un ministère actif: ils meuvent les sphères célestes, interviennent dans les événements de l'ordre physique et de l'ordre moral et représentent en tout lieu l'omniprésence divine.

Enfin au-dessus des anges paraît Dieu lui-même, un et triple, premier principe, substance unique, créateur et récepteur.

Ainsi le poète dans les cent chants qui composent son poème, a conduit l'homme à travers tous les mystères de la vie naturelle, et surnaturelle du sein de sa mère et du moment de la conception au seuil de l'éternité; de l'état de péché à l'état de perfection, de l'enfer au ciel et à la vision béatifique de Dieu. Il a résolu tous les problèmes qu'il a rencontrés sur sa route du fini à l'infini.

C'est en vain qu'on a représenté Dante comme un précurseur et un prophète de Luther. Lui qui damnait ses amis parce qu'ils avaient été hérétiques, s'il eût pu prévoir Luther, il lui aurait creusé sa tombe de feu à côté des hérétiques; on peut-être eût-il fait au moins apostat et incoadunat l'honneur bien mérité de le placer dans les glaces éternelles, parmi les traîtres et aux côtés de Lucifer. Il n'y a pas une des attaques fondamentales du protestantisme qui ne soit d'avance reniée expressément dans la *Divine Comédie*. Il croit hautement à l'infaillibilité de l'Eglise, à la tradition, à la primauté du siège de Rome, au pouvoir des chefs, à la valeur de l'excommunication et des vœux, à la légitimité des indulgences, au mérite et à la nécessité des œuvres satisfactoires. Il a justifié le culte des images et des saints et celui de la Ste. Vierge en particulier, "la fleur qu'il invoque tous les matins et tous les soirs." Il recommande souvent aux prières des fidèles les âmes du purgatoire. Il est l'admirateur des ordres religieux et de leurs saints fondateurs, et en particulier de St. Dominique "l'amant jaloux de la foi chrétienne." (2)

Il faudrait être bien scrupuleux sur l'orthodoxie pour se défier d'un ouvrage que les Papes ont fait expliquer publiquement sans y blâmer une seule erreur, et dont l'auteur, disciple fidèle de ses deux grands maîtres, a toujours suivi leurs pas. Il reproduit la doctrine profonde de l'Ange de l'école; et ses spéculations hardies, revêtues des splendeurs du langage poétique, lui donnent avec St. Bonaventure une ressemblance qu'il est impossible de méconnaître et que sa doctrine rend encore plus frappante. S'il y a des différences dans la combinaison des idées, si le plan n'est pas le même, c'est que Dante n'a pas voulu faire une copie, mais une œuvre originale. En saisissant dans son ensemble et ses moindres détails la doctrine de ces maîtres, il est resté maître de leurs idées comme ils le furent; et en les exprimant aussi bien qu'eux dans un langage différent, il a prouvé qu'il était digne de leur montrer ce qu'il avait appris d'eux.

(1) Je ne prétends pas donner comme plausibles toutes les idées de cet alinéa. J'expose la doctrine de Dante sans faire un cours de philosophie.

(2) Vid. Ozanam. Ouvrage cité. Orthodoxie de Dante.

Nous arrivons au mérite le plus incontestable de Dante, celui de l'expression. Ici Dante n'est pas moins original que dans le plan et l'invention de son poème. Le grand mérite de Dante c'est que sa langue est une langue parlée encore vivante; c'est la langue populaire à laquelle il a imprimé le sceau du génie. Le premier des grands poètes de l'Italie par le temps, il est resté le premier par le mérite parce qu'il a su donner à son œuvre une jeunesse éternelle. La *Jérusalem*, le *Divin Coméd*, *Alfieri* lui-même, ne sont pas si jeunes que la *Divine Comédie*.

Le style de Dante est l'un des plus originaux et des plus parfaitement beaux que l'on connaisse. C'est l'alliance presque parfaite de l'étude et de la nature, de la réflexion et de l'émotion. Dante aime passionnément la nature parce qu'il comprend son langage. C'est l'un de ses plus grands charmes comme celui de son poète favori, Virgile. Il a pris aux poètes romains cette douceur charmante et cette ravissante harmonie qui le distinguent entre tous les poètes. Il a quelque chose de plus mâle et de plus tendre. Dante ne s'amuse pas à ciseler artistiquement sa phrase; il écrit rarement; il parle presque toujours. Il pense comme Aristote ou saint Thomas. Il parle comme Homère, avec une simplicité plus haute, une émotion plus noble, avec la même franchise et la même sincérité. Il dit ce qu'il pense, comme il le pense, sans trop songer à ceux qui l'écoutent. On ne peut lui reprocher que l'abus de certaines locutions scientifiques qui sentent un peu le pédant. Mais ces taches sont moins fréquentes qu'on affecte de le croire. Et même un grand nombre de ces expressions devaient être familières à ses contemporains. Le style de Dante se rapproche beaucoup de celui de *Cornille* et de *Shakespeare* dans leurs beaux endroits, sans descendre à la trivialité ou se perdre dans l'enflure.

Je résume cette étude déjà trop longue et fort incomplète. Pour être complet il faudrait écrire des volumes.

Dante est celui de tous les poètes qui a le mieux peint dans une seule action simple et grande, l'homme, le monde naturel et le monde surnaturel. C'est donc lui qui a fait l'épopée la plus parfaite.

Le monde naturel est tout entier dans la *Divine Comédie*, tout ce qu'il a de beau, tout ce qu'il a de rapports avec l'homme et le monde spirituel s'y trouve reproduit dans un langage qui en montre tous les charmes parce qu'il n'en veut exagérer aucun.

Il a peint l'homme tout entier avec tous les sentiments qui partagent sa vie. On ne trouve pas chez lui comme dans Homère de longues peintures du foyer domestique. Mais il a des mots touchants, des larmes qu'on n'oublie pas. Quel poète a mieux parlé ces choses du ciel? Quel poète surtout a plus aimé sa patrie? Depuis que l'injustice et la cruauté des factions politiques l'avaient chassé du berceau où il dormait paisible agneau, que de fois encore n'a-t-il point parlé de sa chère Florence! Jusques dans ses imprécations on sent vibrer la voix de l'amour en même temps que celle de la colère. Avec quel attendrissement il rappelle les anciennes mœurs de sa patrie, la simplicité, l'innocence et la paix des familles florentines! Comme il a transfiguré et christianisé la passion toute pure et naïve qui avait rempli son âme de joies les jours de son enfance! Batrix est une création dont rien n'approche dans l'antiquité ni dans les temps modernes.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

FETE D'AMIS

Une trentaine d'amis se réunissaient, le 21 Septembre, autour de G. F. Baillargé, Ecr., sous Ingénieur-en-Chef au Département des Travaux Publics, pour célébrer le trentième anniversaire de son entrée dans le Service Civil. Ils lui présentèrent comme témoignage de respect et d'estime un magnifique vase d'argent et une adresse.

M. Baillargé remercia en termes parfaitement appropriés, et après quelques minutes de causerie, l'assistance fut conduite au salon où il y eut force chansons. Vers dix heures, tous se rendirent autour d'une table de rafraîchissements somptueusement garnie.

La première santé fut à l'hôte de la maison, M. Baillargé, puis à sa dame, à sa demoiselle, et à quelques-uns des messieurs présents, c'est-à-dire, au révérend M. Guay, de Rimouski, au Dr. Taché, député ministre de l'Agriculture, au rédacteur du *Courrier d'Outaouais*.

Les santés furent ici interrompues par une chanson de circonstance, qui ajouta d'autant plus à la gaieté générale qu'elle était un impromptu, presque une improvisation, et enfin une surprise.

M. Benjamin Sulte, l'un des assistants s'était à la demande de quelques amis retiré dans un appartement voisin, et, d'un seul trait, il avait composé, improvisé la chansonnette qu'on va lire. On remarquera que tous les noms propres en italiques, depuis Adam, jusqu'au nom du Révd. M. Guay, à la fin de la dernière strophe, faisaient partie de la réunion.

Voici cette chanson :

I.

AIR :—*La Bonne Aventure.*

Voilà trente ans bien comptés
Qu'il est dans l'service.
Entonnons à ses côtés
Un chant de malice ;
Souhaitons-lui d'y rester
Sans jamais se reposer !
Vive le service,
O gué !
Vive le service !

II.

Baillargé, frais et gaillard,
Pr'nd la cinquantaine ;
Il est l'ornement d'un art
Qu'on connaît à peine.
Il n'a pas d'autres soucis
Qu'être utile à son pays.
Voilà son service,
O gué !
Voilà son service !

III.

Voulant bien joyeusement
Nous donner à boire,
Qu'il reçoive auparavant
Le pot de Grégoire :
Le service : tout entier
Mériterait d'y passer !
Vive le service,
O gué !
Vive le service !

IV.

Depuis le grand-père Adam
Qui mangea la pomme,
On n'a jamais vu vraiment
Un aussi brave homme.
Sous le toit de Baillargé
Adam est représenté
Par un joyeux drille,
O gué !
Par un joyeux drille !

V.

Smith, Boissonneault et Rinfret,
Bain, Lyonna's et Pagé,
Drapeau, Benoît et Boileau,
Brousseau, Dion, deux Taché,
Dauray, Brauu, Adam, l'Anard,
Chant' avec Su le et Bouchard :
Vive la trentième,
O gué ! (Guay)
Vive la trentième !

Les invités ajoutaient :

L'auteur de cette chanson,
Soit dit sans insulte,
Est poète de renom,
C'est Benjamin Sulte.
Ne soyez donc pas surpris
S'il y montre son esprit,
Toujours sans malice,
O gué !
Toujours sans malice.

Cette chanson eut un grand succès d'ilarité, et fut suivie par des santé-portées aux artistes de la soirée et aux célibataires, jeunes et vieux.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu, très incomplet sans ajouter quelques remarques sur le motif de cette belle fête d'amis.

M. Baillargé est particulièrement estimé parmi tous ceux qui le connaissent. C'est un de ces types de gentilhomme canadien-français, de la vieille école, ce qui veut dire que l'on rencontre chez lui une foule de qualités, communes autrefois, et qui sont devenues presque des exceptions aujourd'hui.

Eminentement savant dans sa spécialité, il fut à diverses reprises chargé de missions des plus difficiles à remplir. C'est dans le chemin du Saguenay qu'il commença sa carrière d'ingénieur, et ses hautes capacités, appréciées comme elles le méritaient, lui attirèrent d'autres entreprises beaucoup plus grandes encore. On le vit successivement travailler pour la construction des chemins de Métapédia et Témiscouata, puis des canaux de Chambly, Beauharuois, du Canal de jonction, ceux des Cèdres et de la Baie Verte. Ce dernier est peut-être destiné à couronner sa gloire, vu son importance et que sa praticabilité a été découverte par lui seul et contrairement à l'opinion d'ingénieurs spéciaux que l'on avait fait venir d'Angleterre pour étudier la question.

M. le Dr. Taché, dans le cours d'une réponse à une santé, a fait une observation aussi juste qu'à propos. Il nous fit remarquer que le génie de l'hôte que nous fêtons n'était qu'un héritage de ses ancêtres. En effet, ce fut un des ancêtres de M. Baillargé qui fut chargé de l'architecture de la cathédrale de Québec, dont l'intérieur frappe les visiteurs possédant une connaissance spéciale de l'art, et qui sont surpris qu'à une époque où les moyens de la colonie étaient si restreints on ait pu exécuter un ensemble architectural aussi parfait.

BISMARCK ET SERRANO

Le *New York Freeman's Journal* a précédemment annoncé que l'Allemagne s'était engagée à fournir des armes et de l'argent aux serranistes moyennant la cession de Porto-Rico. A quoi le *New York Herald* a objecté qu'il ne serait jamais permis à l'Allemagne de planter son drapeau sur le sol américain. Ce projet de transaction, à peine ébruité, a été démenti de Madrid par le télégraphe, mais le *New York Freeman's Journal* ne s'est pas pour battu, et voici en quels termes il maintient ses premières affirmations :

Tout exacts et irréfutables que soient nos renseignements, comme ils nous sont arrivés par simple accident, nous ne pourrions pas en divulguer la source sans mettre en danger les intérêts qui nous tiennent le plus à cœur... Si le *Herald* a en Europe une personne dûment autorisée et qu'il veuille bien la prier de s'adresser à l'amiral Polo, ancien ministre d'Espagne, qui, aux dernières nouvelles était à Cadix refusant de se rendre à Madrid, il sera possible que le brave vieux marin refuse de répondre à l'envoyé de notre confrère, mais nous avons la certitude qu'il ne trouvera pas un seul mot mal écrit ou inexact dans le récit suivant de la manière dont il cessa de représenter son pays à Washington.

Le premier du mois d'avril 1874, l'amiral reçut une dépêche de Madrid, signée par le ministre d'Etat, et ainsi conçue :

"Comme le gouvernement reconnaît l'impossibilité de supprimer l'insurrection carliste et la rébellion de Cuba sans un secours étranger, et comme le gouvernement de S. M. l'empereur d'Allemagne nous a fait des ouvertures à la fois honorables et acceptables, il est à désirer que mon département connaisse quelle serait l'attitude du gouvernement américain dans le cas de la cession de notre île de Porto-Rico, temporairement ou définitivement, au gouvernement de Sa Majesté l'empereur."

Le même courrier apportait une note à l'amiral expliquant que le cabinet de Berlin veillerait à ce qu'une proposition

d'emprunt faite de Londres au gouvernement de Serrano réussit complètement et qu'il fournirait lui-même les fonds nécessaires, dont le total était convenu.

De plus, le cabinet de Berlin s'engageait à établir une flotte de croiseurs sur la côte d'Espagne, afin de coopérer avec la flotte espagnole (!) à la suppression de la contrebande de guerre.

De plus encore, le cabinet de Berlin reconnaissait la dictature de Serrano sur sa base actuelle (?) et userait de toute son influence pour amener les autres gouvernements à le reconnaître.

"Et, était-il ajouté dans la note, le gouvernement espagnol consent à céder au gouvernement de l'empire d'Allemagne, par titre provisoire pouvant devenir perpétuel, l'île de Porto-Rico en tout ou en partie."

L'amiral Polo répondit sur le champ qu'il était indigné de la communication du ministre d'Etat, que le marché en question était anti-patriotique, et qu'il offrait sa démission de ministre d'Espagne à Washington.

La dictature de Madrid lui répliqua immédiatement : que l'insurrection carliste faisait chaque jour d'immenses progrès, et qu'on était dans le cas d'avoir recours à tous les moyens pour l'écraser.

"Votre Excellence, était-il dit dans la note, s'est exagéré ses scrupules. Le gouvernement a accepté les offres du cabinet de Berlin, parce que ces offres ne portent en réalité aucun préjudice au sentiment national. Pas un seul pied allemand ne foulera le sol sacré de l'Espagne. Il ne s'agit pas d'une intervention, mais bien d'un service de police fait par la marine allemande de concert avec la notre (!). Quant à Porto-Rico, ce ne sera qu'un gage garantissant l'accomplissement de l'accord passé entre les deux parties."

La réponse de l'amiral Polo fut digne d'un officier espagnol :

"J'ai eu la faiblesse, mal conseillé comme je l'étais, de mettre une fois mon nom à un acte condamné chez nous et à l'étranger (l'amiral fait allusion au protocole relatif à l'affaire du *Virginus*), et je suis résolu, à l'avenir, si je continue à remplir ici les fonctions de ministre, de ne prendre rien autre chose en considération que la prospérité et la grandeur de l'Espagne. Votre excellence ne peut donc pas être surprise de mon refus formel de mettre mon nom au bas de deux actes que je reprouve : l'abandon même temporaire de Porto-Rico, l'avisement de notre marine. Officier de la marine espagnole, j'ai refusé de prendre une part quelconque à un acte qui fait de nos nobles officiers et de nos braves marins les auxiliaires de la police allemande."

Cette ferme déclaration eut pour conséquence le rappel de l'amiral Polo.

NOS GRAVURES

LE MENDIANT

Les peintres ont souvent exercé leur talent à fixer sur la toile cette espèce de "beauté misérable" qui distingue certains mendiants. Les critiques ont remarqué que les mendiants sont parfois beaux seulement dans les pays méridionaux où, grâce à la douceur du climat, la véritable misère reste à peu près inconnue. Dans les pays moins favorisés le pauvre éprouve des souffrances réelles qui laissent leur empreinte sur ses traits. Aussi, pas n'est besoin de dire que notre mendiant n'est pas un type canadien.

LE GLACIER DE ROSENLAUI (SUISSE)

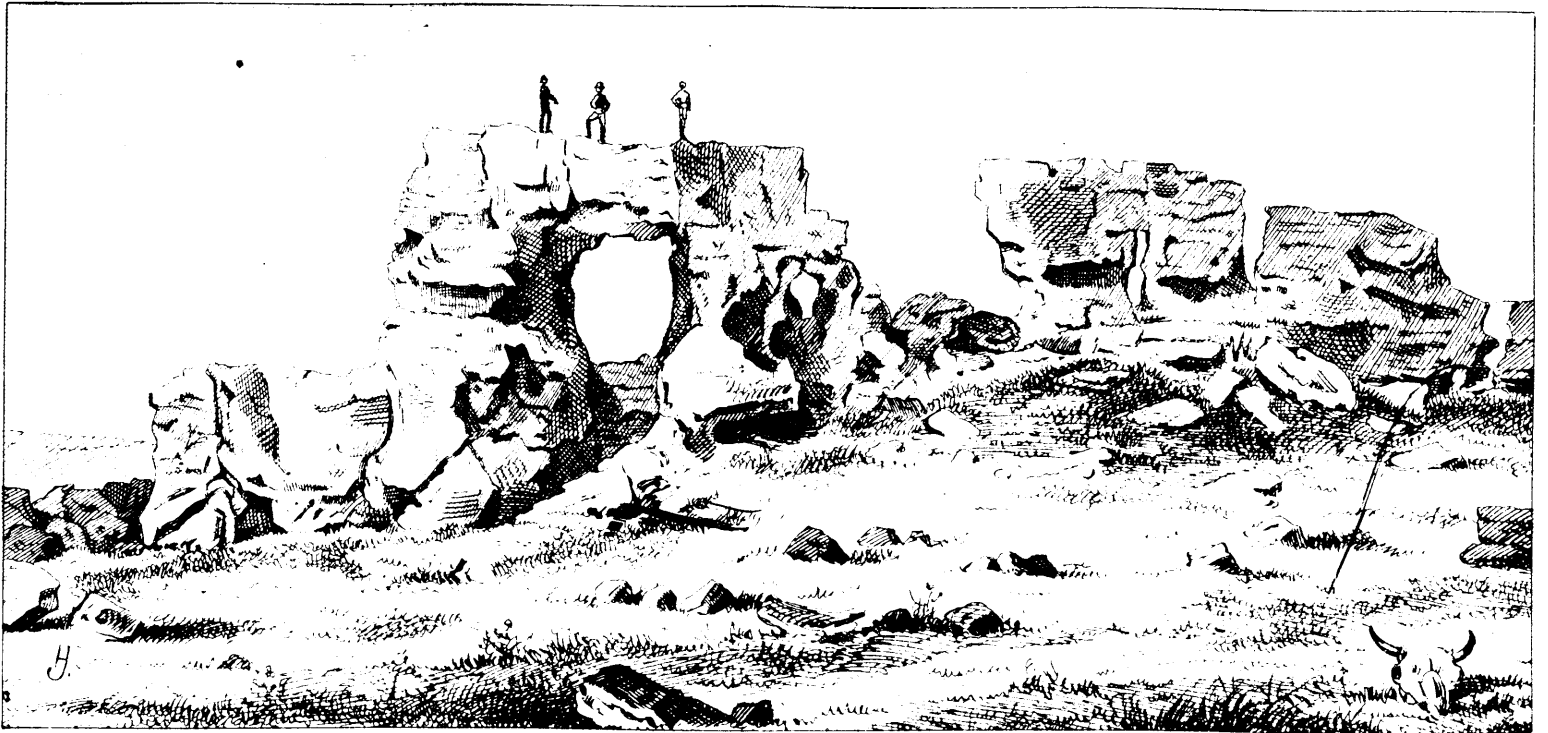
Les vallées, les glaciers, les torrents de la Suisse semblent, dans leur solitude inviolée, racheter par je ne sais quelle vie empreinte dans la mobilité de leurs contours, l'absence des personnages qui d'ordinaire animent les paysages. Regardez cette scène, dominée par le pic du Wellhorn. Cette eau, encaissée entre deux bordures de sapins, ne l'entendez-vous pas gemir sur les cailloux de la rive; ces arbres, sombres comme le temps, ne voyez-vous pas l'air circuler entre leurs ramures noires; ces nuages, dont la blancheur se détache même sur celle des neiges éternelles, ne courent-ils pas dans un ciel baigné de lumière?

L'aurore réverbérée par ces fonds de glace qui, en plein midi, feraient paraître le premier plan obscur, a tout juste la nuance vaporeuse qui permet à l'épave photographique de ne rien dissimuler et de ne rien amplifier, de mettre tous les détails en saillie et de ne pas fatiguer l'œil à chercher une transition de la clarté à la pénombre.

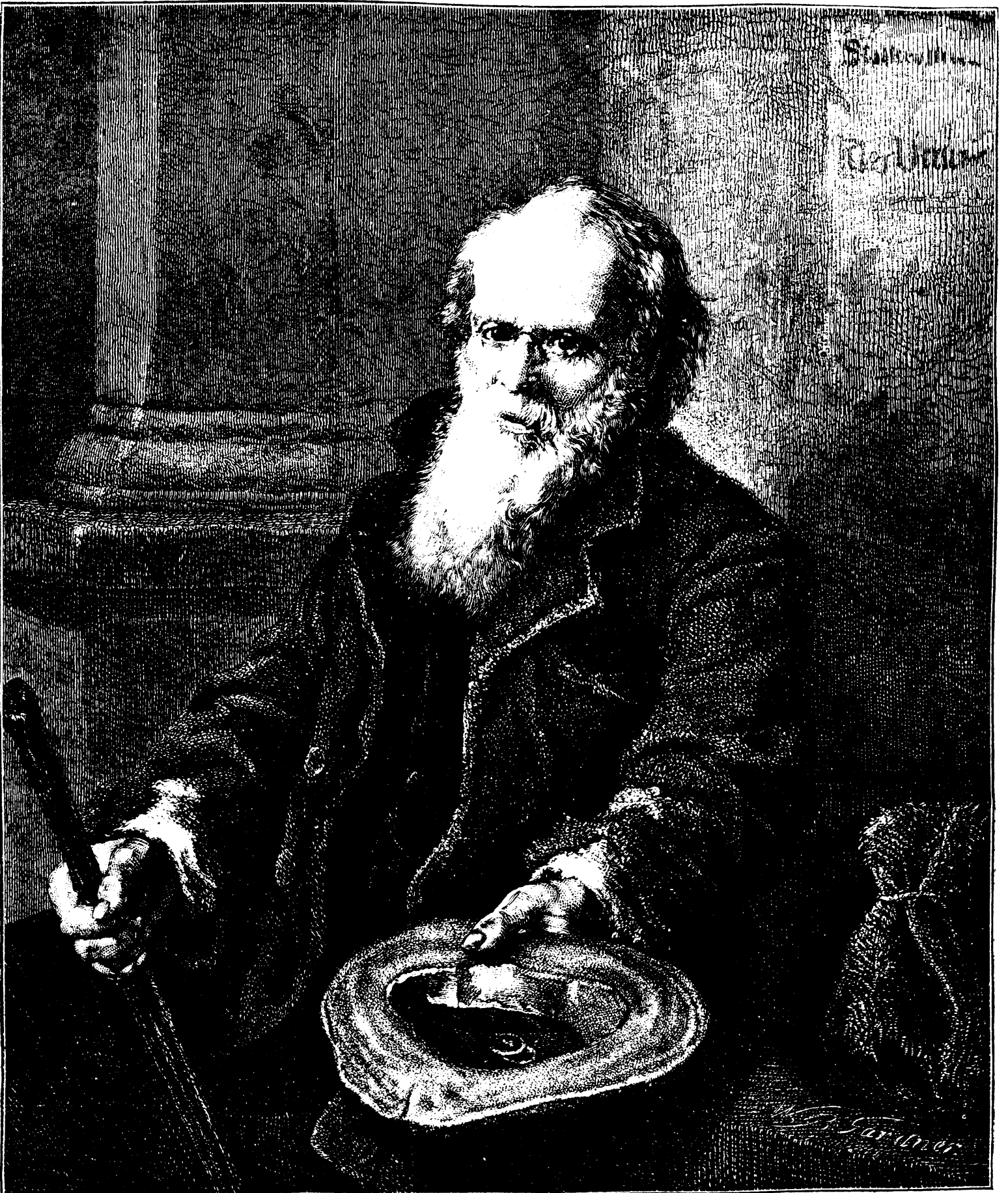
On a quelquefois parlé de la sublime horreur des montagnes; si c'est leur silence qu'on a voulu indiquer, on a été dans le vrai; si c'est leur immensité, on a eu tort, car elle n'est faite à ces hauteurs que de splendeur, de pureté et de grâce.

LA ROCHE PERCÉE—MAISON DE METIS

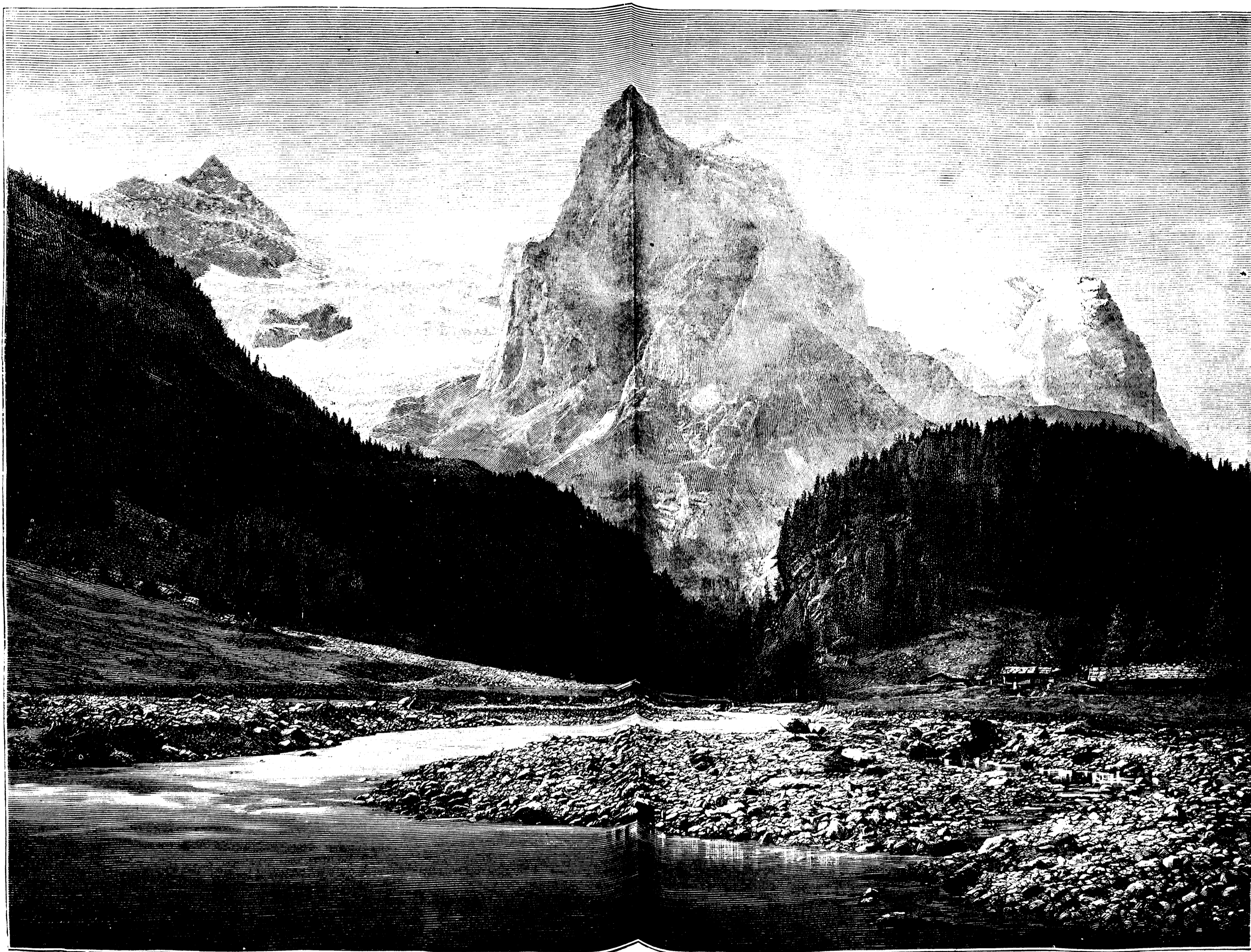
Les trois dessins que notre artiste, M. Henri Julien nous envoie du Manitoba pour ce numéro, sont vraiment très-intéressants. La Roche Percée n'a pas les immenses proportions du Cap Percé, dont les habitants d'en bas sont si orgueilleux, mais elle n'en est pas moins un prédominant très-pittoresque. Cette maison de métis ressemble à celles de nos campagnes bas-canadiennes, moins cet air d'aïeance qui fait que les trois quarts des maisons de nos cultivateurs sont de véritables cottages. Supposons un habitant canadien français qui s'en aille dans la prairie, il se construirait certainement une maison dans le genre de celle-ci, dont l'air de famille avec les nôtres ne pourra manquer de frapper le lecteur.



LA ROCHE PERCÉE

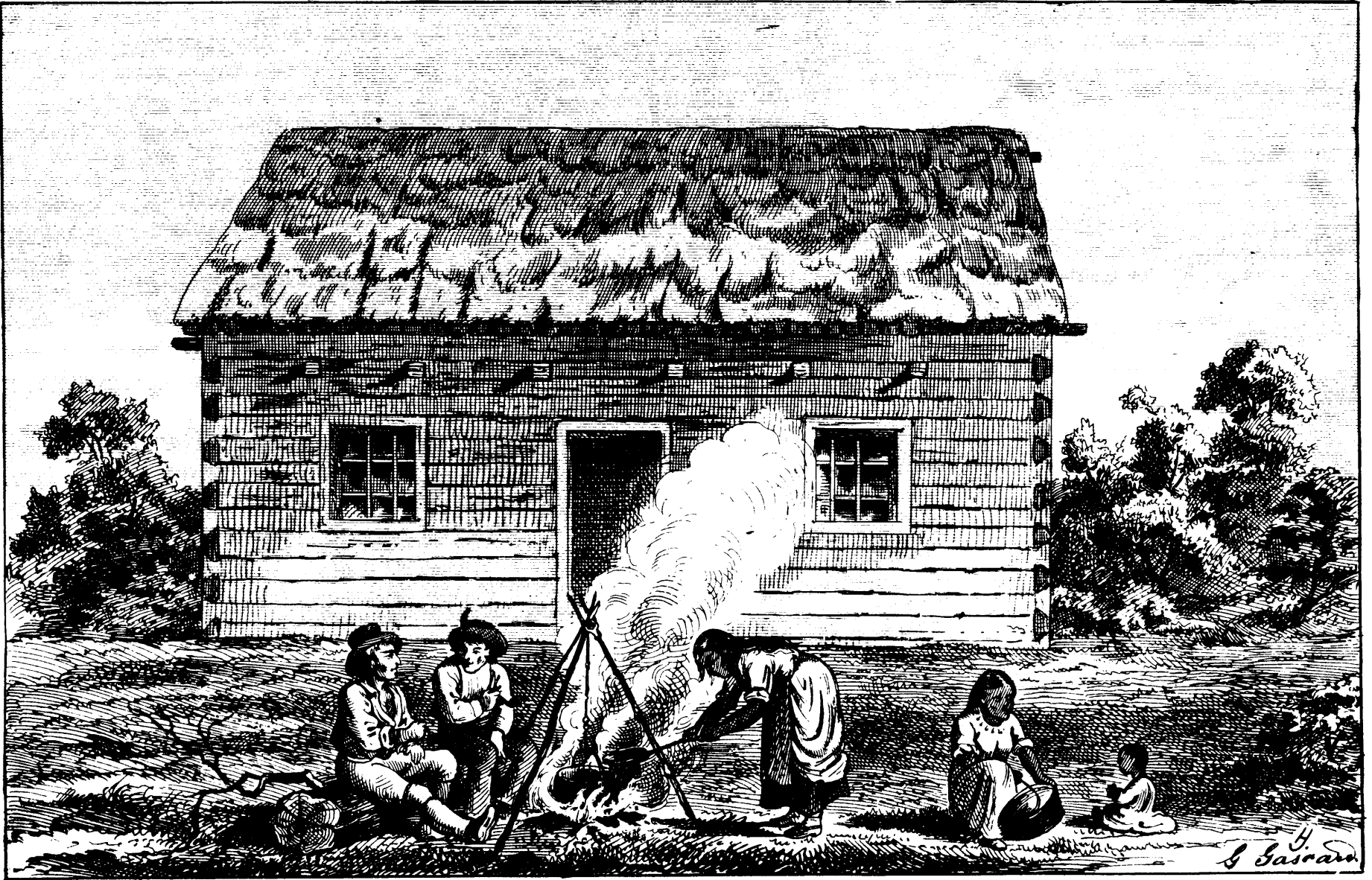


LE MENDIANT



L'OPINION PUBLIQUE, 8 OCTOBRE 1871

LE GLACIER DE ROSENLAUI



VUE EXTÉRIEURE D'UNE MAISON DE MÉTIS



VUE INTÉRIEURE D'UNE MAISON DE MÉTIS

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 8 OCTOBRE 1874

LES IMMUNITÉS ECCLESIASTIQUES

La décision du juge Routhier dont nous avons déjà parlé, consacrant le principe des immunités ecclésiastiques, vient d'être renversée par la cour de Révision à Montréal. Les Juges Mondelet, Johnson et MacKay constituaient le tribunal. Ils ont été unanimes sur la question.

Nous ignorons s'il y a appel de ce dernier jugement; mais il serait à souhaiter que cette cause si importante fut décidée par le plus haut tribunal du pays.

On se rappelle, d'ailleurs, que le juge Mondelet est le magistrat qui a décidé le procès Guibord en premier ressort. Depuis cette date M. Mondelet n'est plus considéré par les catholiques comme impartial dans les questions qui intéressent la liberté de l'Eglise. C'est un fait que nous constatons à regret.

O. D.

LA DERNIERE CRISE A QUEBEC

II

Durant la dernière crise ministérielle on a prétendu que le lieutenant-gouverneur, en choisissant M. De Boucherville pour succéder à M. Ouimet, avait forfait à ses devoirs d'officier fédéral.

C'est la seconde question qui nous reste à étudier.

Les lieutenants-gouverneurs sont-ils des officiers fédéraux?—On soutient l'affirmative en rappelant, premièrement, que les lieutenants-gouverneurs sont nommés par le cabinet d'Ottawa, et secondement, que le caractère distinctif de notre fédération consiste en ce que les gouvernements provinciaux ont leur source dans le pouvoir central.

Mais on oublie que l'article 65 de la constitution établit formellement le gouvernement responsable dans la province de Québec comme province indépendante. Or, il est très-évident que le régime de la responsabilité ne peut être pratiqué dans un état dont le chef ne serait que l'exécuteur des volontés d'une autorité supérieure soumise elle-même aux fluctuations de partis distincts de ceux qui s'agitent dans cet état. Si Ottawa commande à Québec, si le cabinet fédéral peut intervenir dans nos luttes locales, et dicter au lieutenant-gouverneur la conduite à tenir en temps de crise, comment ce dernier pourra-t-il remplir le rôle d'un souverain constitutionnel, c'est à dire choisir impartialement ses ministres dans les rangs du parti qui domine en Chambre ou dans le pays? Il suffit de poser une semblable question pour la résoudre. La condition essentielle du système parlementaire anglais, c'est l'indépendance parfaite du chef de l'Etat dans le choix de ses conseillers, indépendance limitée seulement par l'usage de suivre le courant de l'opinion publique. Dans ce système le peuple gouverne, ses vœux s'accomplissent par l'intermédiaire de la législature, des ministres et du chef de l'Etat: il en serait tout autrement si ce dernier, au lieu de consulter le sentiment populaire, recevait la loi de l'extérieur. Qui nous dit, par exemple, que les intérêts du ministère fédéral seront toujours conformes au désir de la population de notre province? Ce que nous voyons aujourd'hui peut se renouveler souvent à l'avenir: les libéraux régnaient à Ottawa et les conservateurs à Québec. Si Ottawa commande en ce moment à Québec, le jeu des partis n'est plus franc ni libre à Québec; par conséquent le gouvernement responsable n'y subsiste plus, notre province n'est plus indépendante, le caractère fédéral de nos institutions disparaît.

Au fait, qu'est-ce qu'un lieutenant-gouverneur dans notre Confédération? C'est un officier chargé de jouer, dans sa province, le rôle d'un chef de gouvernement parlementaire: ce qui équivaut à dire que c'est un officier libre de ses actions.

Il faut donc conclure que les lieutenants-gouverneurs, quoique nommés par le cabinet d'Ottawa, ne dépendent point de l'autorité centrale dans l'exécution de leurs devoirs. La constitution leur assure une indépendance complète en les faisant chefs de provinces séparées et possédant toutes les libertés parlementaires du système anglais.

Avant 1867, on a prétendu que notre Confédération n'était qu'une union législative déguisée; il faut avouer que si aujourd'hui l'on parvient à faire triompher cette doctrine de la sujétion des lieutenants-gouverneurs, personne ne parlera davantage de déguisement, l'union législative sera un fait accompli.

Le Times de Londres a publié dernièrement un article qui donne une importance exceptionnelle à la doctrine que nous discutons en ce moment. Le grand organe anglais recommande fortement aux colonies britanniques de l'Amérique du Nord d'en finir avec le régime fédéral qui

paralyse leur commerce, et d'inaugurer purement et simplement l'union législative, dont les premiers effets se traduiraient par une uniformité de législation inconnue jusqu'à ce jour, et par le développement d'un "esprit national anglais" qui perpétuerait les traditions de la Grande-Bretagne sur ce continent. On a prétendu que cet article avait été inspiré au Canada. Cela est possible, même probable, car chacun sait qu'il existe, jusque dans la province de Québec, un parti favorable à l'union législative. Inutile de dire que cette doctrine compte de nombreux partisans dans la mère-patrie, car le public canadien français sait parfaitement au prix de quels efforts M. Cartier a réussi dans son voyage à Londres, en 1865, à conserver à notre constitution son caractère fédératif: ses collègues, même ceux qui s'étaient montrés auparavant le plus sympathiques au Bas-Canada, une fois entrés dans le milieu des hommes d'état anglais, semblaient disposés à accepter des mains de la législature impériale une union législative. C'est alors que M. Cartier offrit sa démission et que Sir John A. Macdonald, afin d'éviter le bouleversement qui devait s'en suivre, insista lui-même auprès des autorités anglaises pour faire sanctionner dans toute son intégrité le bill de confédération voté par la législature coloniale.

Mais il est surprenant que la thèse combattue à Londres au nom du Canada français soit maintenant soutenue chez nous par des Canadiens-Français. Cela est plus que surprenant, c'est scandaleux. Nous avons eu dans la province de Québec le scandale des transactions administratives; il ne nous manquait que celui des théories constitutionnelles: nous l'avons et notre dossier est complet!

Nous avons parlé quelquefois des radicaux de la politique canadienne comme étant ceux qui combattent le projet du chemin de fer du Pacifique. Nous devons ranger dans la même catégorie ceux qui, aveuglément ou sciemment, travaillent à détruire l'indépendance provinciale: ce sont les plus dangereux, car ils rencontrent des alliés naturels dans tous ceux qui ne sont pas Canadiens-Français et catholiques. L'union, et l'union seule, nous sauvera des dangers qui naissent tous les jours sous nos pas.

OSCAR DUNN.

NOUVELLES

L'honorable M. Vail a prêté serment comme ministre de la Milice.

Il est rumeur que l'Hon. M. Ouimet doit revenir à Montréal sous peu de jours pour se remettre à sa pratique.

A Manchester, N. H., à Millbury, Mass., et plusieurs autres endroits, les manufactures ne sont en opération que quatre jours par semaine.

On parle d'établir une nouvelle congrégation canadienne à Fall River, au village "Flint." Le Rvd. M. Bédard en serait le premier pasteur.

L'hon. M. Malhiot a été élu par acclamation le 3. Après la nomination il a été chaleureusement félicité par ses nombreux amis et partisans politiques.

Nous apprenons avec plaisir l'arrivée parmi les Canadiens émigrés du Rvd Maurice Beaudry, du diocèse de St. Hyacinthe. M. Beaudry se consacre aux missions canadiennes des Etats-Unis.

Le couvent de la Ste. Famille, sous la direction de sœurs européennes, à Baltic, s'ouvrira le 15 octobre. Les élèves y recevront une éducation anglaise et française de première classe. Ce couvent est l'œuvre du Rvd. G. Van Saar, curé de Baltic.

M. Futvoye, député du ministre de la Milice, a obtenu un congé de trois mois. En son absence, ses fonctions seront remplies par M. Benjamin Sulte. Nous félicitons notre ami de cette marque de confiance que les ministres lui ont déjà donnée trois ou quatre fois depuis cinq ans.

Nous venons de recevoir le numéro-prospectus du *Progress*, nouveau journal publié à Sherbrooke, par MM. les propriétaires du *Sherbrooke News*. Le *Progress* paraîtra tous les samedis pour commencer, et s'il reçoit un encouragement libéral, deviendra bientôt bi-hebdomadaire. M. L. C. Blanger en est le rédacteur en chef.

Nous sommes heureux de signaler l'apparition de cette nouvelle feuille à Sherbrooke, et de souhaiter à ses entrepreneurs propriétaires tout le succès possible.

Les jeunes Canadiens de Worcester viennent de former un cours d'amusements pour la saison d'automne et d'hiver. Il y aura neuf soirées comprenant lectures, déclamations, représentations dramatiques, concerts. Le prix du billet admettant aux neuf soirées est de \$1.50 seulement. Un comité a été appointé pour voir à l'exécution de ce programme. Ce comité est composé du Rvd. J. B. Primeau, Président, Mess. L. G. Authier, A. Charbonneau, L'Espérance, Jos. Olivier, J. Lagarde et Ferd. Gagnon. Ces soirées amuseront et instruiront tout à la fois, et nul doute qu'elles seront bien patronnées.

Nous lisons dans une correspondance de Washington: Depuis plusieurs années, on travaillait à la codification des lois des Etats-Unis. Des commissaires nommés par le gouvernement avaient préparé cette codification qui a été ensuite l'objet de l'examen d'un comité du Congrès. Dans leur dernière session les Chambres ont adopté les lois ainsi révisées et classées sous forme de code, mais par suite d'une négligence inexplicable, elles ont négligé d'autoriser l'impression de ce Code.

Ce n'est pas avant six ou huit mois que le Code pourra être mis à la disposition du public.

On télégraphie du Fort Garry, 29:

Les honorables MM. Morris, Laird et plusieurs autres sont arrivés ici samedi après-midi. Le traité a été conclu avec succès le 15 septembre. Il y avait plus de 100 tentes d'indiens comprenant des Cris, des Sautaux, des Sioux et autres. Le territoire comprend le pays qui se trouve au nord de la ligne frontrière à la montagne Moose; de là s'étend au nord jusqu'au Fort Ellice; là, la frontière suit la rivière Assiniboine jusqu'à l'embouchure de la rivière Shelly; de là suit la Shelly jusqu'à sa source; de là va droit au lac Winnipegosis, de là au centre de Winnipegosis; de là, en gagnant le nord à travers le lac jusqu'à l'embouchure de la rivière Red Deer; de là en suivant cette rivière, jusqu'à la source de l'embranchement Nord de la Qu'Appelle, de là en suivant la Qu'Appelle jusqu'aux Fourches près du Long Lac; de là le long et en comprenant la vallée des branches occidentales de la Qu'Appelle, à la Sa-katchewan du sud; suivant celle-ci jusqu'au Maple Creek, suivant le Creek jusqu'au point opposé de son extrémité occidentale, Cypress Hills. Les conditions sont les mêmes que dans le traité du Nord-Ouest l'année dernière.

Plus de \$18,000 en argent ont été distribués en sus des présents. Les troupeaux sont arrivés à Fort Ellice le 23 de ce mois et seront ici le 5 octobre; M. Royal est ici.

BOURBONNAIS

Depuis 1836, c'est-à-dire depuis le jour où Levasseur vint planter sa tente à Bourbonnais, il s'identifia complètement avec cette importante localité, dont le développement devint l'objet de sa plus chère ambition.

Il fut durant plusieurs années dans une solitude presque complète, mais peu à peu quelques voyageurs canadiens, fatigués de leur vie aventureuse dans les plaines, vinrent se grouper autour de lui, et la petite colonie ne tarda pas à voir grossir le nombre de ses habitants. Les nouveaux venus achetèrent de Levasseur de petites étendues de terres à des conditions faciles; puis, séduits par la douceur du climat, par la fertilité du sol, par le bas prix des terres ils invitèrent leurs parents du Bas-Canada à venir partager leur bonne fortune.

Cet appel, coïncidant avec les troubles de 1837 et 1838, qui provoquèrent une émigration nombreuse aux Etats-Unis, eut de l'écho sur les rives du St. Laurent, et chaque année vit partir ensuite bon nombre de compatriotes pour les Illinois. Vers 1847, plusieurs cultivateurs des comtés de Bellechasse, l'Islet et Kamouraska, allèrent rendre visite à leurs parents et amis établis près de Chicago, et à leur retour en Canada, ils firent des récits tellement colorés des avantages qu'offraient les prairies de l'ouest, qu'un bon nombre de Canadiens n'hésitèrent pas à aller se fixer dans la nouvelle terre promise. De nouveaux émigrants les suivirent peu de temps après et ils contribuèrent à former ces groupes de population française, aujourd'hui pleins de sève et de vitalité, qui ont si bien conservé les principaux traits du caractère national.

Ce mouvement d'émigration fut surtout considérable lorsque Chiniquy, renommé alors comme apôtre de la tempérance, mais plus connu encore par sa triste apostasie, dirigea pendant les années 1851 et 1852 vers les Illinois des centaines de familles canadiennes, où elles devaient trouver ce qui, selon lui, leur a manqué en Canada, du pain, de l'espace et de la liberté. Chiniquy disait aussi avec une révoltante hypocrisie, qu'il voulait réunir ces familles "sur un même point afin de conserver leur belle langue et passer leur sainte religion à leurs enfants.

Une lettre de cet homme si tristement célèbre, en date du 19 avril 1852, nous apprend que les terres de Bourbonnais étaient à cette époque à peu près toutes occupées par les premiers émigrés canadiens, et qu'il avait dû s'avancer à quinze miles au sud et à l'ouest où, disait-il, "j'ai choisi trois magnifiques prairies au milieu desquelles j'ai planté mes croix pour servir de signes de ralliement à nos chers et malheureux compatriotes."

Bourbonnais est aujourd'hui un vrai village canadien, et le voyageur qui, après avoir franchi plusieurs centaines de milles, se trouve tout à coup dans cette localité, pourrait se croire encore au milieu d'une de nos bonnes et anciennes paroisses des bords du St. Laurent. L'église, le collège et le couvent, groupés ensemble, l'aspect des maisons, entourées des verdoyantes plantations, la franche hospitalité des habitants, la gaieté toute gauloise qui les caractérise, les accents français, les vieux airs nationaux qui résonnent agréablement à son oreille, les usages populaires si bien, si religieusement conservés: tout lui rappelle le souvenir de la patrie absente. Aussi que l'on parcoure les Etats-Unis, que l'on y visite tous nos groupes d'émigrés, et on n'en trouvera peut-être pas un seul qui ait un cachet aussi véritablement canadien.

Bourbonnais est incontestablement la plus importante de toutes les autres paroisses canadiennes qui l'entourent, telles que les petite-Illes ou St. George, fondé par un Canadien, M. Granger; Manteno, fondé par M. Ménard Martin, un autre compatriote; l'Érable qui doit le jour à M. Kirk, parent de Mgr Desautels; Ste. Anne et Kankakee, situés à deux milles de Bourbonnais.

Dans son ouvrage: *Le Far West*, Mme Olympe Audouard raconte ce qui suit au sujet des paroisses canadiennes de l'Illinois: "Il y a quelques années à la suite d'une espèce de schisme religieux qui s'était formé, 7 ou 8000 Canadiens, conduits par leurs prêtres dissidents, arrivèrent dans l'état de l'Illinois, et s'établirent sur les bords du lac Kankakee; c'est un site admirable, la terre y est d'une fertilité tellement surprenante, que leur petite colonie prospéra bientôt."

Madame Audouard fait erreur; ce schisme n'a pas éclaté au Canada, mais lorsque des milliers de Canadiens se furent établis dans l'Illinois; ce schisme qui n'a maintenant laissé de traces que dans un petit nombre de familles, n'a donc pas été la raison déterminante de leur émigration.

Elle ajoute : " J'ai traversé le pays qu'ils habitent, ils ont de jolis petits villages, bâtis sur le modèle français ; on y retrouve nos maisons de fermiers ; c'est gai, propre comme au bon temps où la province existait encore. Ils se réunissent le dimanche et ils dansent joyeusement au son du fifre et du tambour, ils ont aussi leurs mâts de cocagne, leurs jeux de boule, et l'on retrouve chez eux cette bonne et franche gaieté, qui délaie agréablement de la roideur austère et tant soi peu hypocrite du Yankee."

La petite ville de Kankakee a perdu un peu de sa physionomie canadienne, depuis que le chemin de fer de l'Illinois Central, en la développant promptement, a ajouté un surplus considérable à son ancienne population, alors moins élevée que celle de Bourbonnais. Levasseur avait fait tout en son pouvoir pour obtenir une station à Bourbonnais. Mais la compagnie du chemin de fer ayant fait l'acquisition d'une certaine étendue de terrains à Kankakee, refusa d'accepter son offre d'un don de terrain dans ce but. C'est sans doute à ce refus de la compagnie que Bourbonnais doit d'avoir conservé sa physionomie si essentiellement française : autrement il eût subi le sort de Kankakee.

Si Bourbonnais n'a pas l'importance commerciale de Kankakee, en revanche, il lui est supérieur par ses établissements d'éducation, qui répandront sur cette localité l'éclat dont brillent toujours les grands centres littéraires.

Son superbe collège vient d'obtenir une charte universitaire, et il rivalisera bientôt avec les maisons d'enseignement les plus considérables de l'état de l'Illinois. Fait important à signaler, c'est le seul collège canadien classique qui existe aux Etats-Unis, où l'instruction de nos compatriotes est loin malheureusement d'être à la hauteur de leurs besoins.

Ce collège a été fondé par les Clercs St. Viateur, cette excellente congrégation enseignante qui, après avoir fait tant de bien dans le district de Montréal, commence à se répandre aux Etats-Unis. Ces dévoués religieux partirent de Montréal pour aller fonder cet établissement, à la demande du Révd. M. Côté, le curé actuel de Chicago, qui sacrifia la belle cure de Bourbonnais en faveur de la nouvelle communauté. Aussi si Bourbonnais a raison de s'enorgueillir d'avoir un grand établissement français d'éducation, il le doit en bonne partie au Révd. M. Côté, qui ne recula devant aucun sacrifice pour le doter de cette institution qui sera dans l'avenir son plus beau titre de gloire.

Les Sœurs de la Miséricorde vinrent s'établir à Bourbonnais en 1850, mais elles n'y séjournèrent que deux ans, et elles furent remplacées en 1857 par les Sœurs Marianites, de South Bent, qui abandonnèrent aussi la localité en 1859. Les Sœurs de la Congrégation s'établirent en 1860 à Bourbonnais qu'elles n'ont cessé d'occuper depuis, elles ont à leur disposition un fort beau couvent à deux étages, où se presse tous les ans un nombreux essaim de jeunes filles qui vont y puiser la véritable instruction chrétienne.

A l'époque où Bourbonnais n'avait pas de curé résident, il était desservi par des missionnaires qui s'y rendaient de temps à autre. Le premier apôtre de la localité fut le Révd. M. Crevier, de Vincennes. Le second Mgr. de St. Palais, aujourd'hui évêque de Vincennes, était lié d'amitié avec Levasseur, dont il était toujours l'hôte durant son séjour à Bourbonnais. Il fut remplacé par le Révd. M. de Pontevisse, qui bâtit la première chapelle formée de poutres grossières, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le magnifique presbytère de la localité. Cette humble chapelle fut remplacée plus tard par une église en bois qui devint la proie des flammes à l'époque où Chiniquy desservait la paroisse. L'église que l'on éleva ensuite sur ses ruines fut construite en pierre sous la direction du Révd. M. Gingras.

Lorsque Chiniquy commença sa funeste croisade contre l'église catholique, il entraîna dans l'erreur tant de milliers de nos compatriotes des Illinois, la plupart des habitants de Bourbonnais, fascinés par sa parole entraînante et pleine d'artifices, dominés par l'ascendant qu'il avait su prendre sur eux, ne surent pas résister à ses pernicieux appels et glissèrent avec lui sur la pente de l'abîme. Mais Levasseur ne se laissa pas déborder par le courant de l'erreur. Il refusa d'apostasier, d'abandonner la foi de ses pères, et il fut l'un des premiers à dénoncer le nouveau Luther, qui abusait si odieusement de la confiance que ses services à la noble cause de la tempérance lui avaient acquise parmi la population canadienne.

Nos compatriotes de Bourbonnais, malgré tout l'empire qu'avait su prendre Chiniquy sur eux, commencèrent peu à peu à rentrer dans le giron de la foi, lorsqu'ils virent arriver parmi eux, au mois de décembre 1856, un homme comme le regretté M. le Grand Vicairé Désaulniers, de St. Hyacinthe, qui travailla avec beaucoup de succès, pendant des mois et des mois, à combattre l'erreur jusque dans ses derniers retranchements. " Par la clarté de sa parole," dit M. le Grand Vicairé Raymond, dans son éloge funèbre du Révd. M. Désaulniers, " par la solidité de sa doctrine et la force de son argumentation, il fit comprendre la nature de la constitution de l'église, l'obéissance due à l'autorité épiscopale, et les tristes résultats de la funeste position où se mettaient ceux qui, coupables de désobéissance, encouraient la sentence terrible de l'excommunication. Il parlait en chaire tous les dimanches sur ces sujets, et à chaque fois avait la consolation de voir un certain nombre de schismatiques venir à ses pieds abjurer leur erreur. Outre ces instructions publiques, il avait presque chaque jour des conférences privées avec quelques-uns de ceux que la parole du prêtre apostat avait entraînés dans sa chute, il les éclairait et presque toujours, il venait à bout de les convaincre que c'était un devoir pour eux de se séparer de lui et de reconnaître l'autorité épiscopale. Il fallait certes du courage à ces hommes et une parole éloquente et favorisée de Dieu à celui qui leur inspirait, pour qu'ils pussent en venir à cet acte solennel de l'abjuration d'une erreur soutenue d'abord avec opiniâtreté, s'avouer coupables et dignes de la censure que l'autorité ecclésiastique avait portée et demander humblement et publiquement d'en être absous."

Mais c'est à son successeur, le Révd. M. A. Mailloux, nommé à la cure de Bourbonnais, le 28 mars 1857, que l'on doit le retour à la foi du plus grand nombre de ces malheureux dévoyés. (1) Sa parole onctueuse et persuasive, son dévouement

(1) Voici la liste des prêtres qui ont tour à tour desservi Bourbonnais d'une manière régulière, avec la date de leur nomination à la cure de cette paroisse.

Révd. M. Courgeault	13 mai	1847.
" " Wineg	4 mai	1851.
" " Charles Chiniquy	28 septembre	1852.
" " Lemaistre	17 septembre	1853.
" " Antoine Lebel	3 novembre	1854.
" " Louis Cartuyvels	13 décembre	1855.
" " Désaulniers	11 décembre	1856.
" " A. Mailloux	28 mars	1857.
" " J. V. Gingras	24 juin	1860.
" " Ducroux	2 septembre	1863.
" " J. Côté	29 octobre	1864.
" " P. Beaudoin	11 septembre	1865.

sans bornes, ses vertus évangéliques exercèrent la plus salutaire influence durant les trois années qu'il consacra à cette œuvre difficile, et finirent par toucher et ramener à la vérité les plus récalcitrants. Ses successeurs réussirent à dissiper les derniers nuages de l'erreur, et aujourd'hui il n'y a pas un groupe canadien aux Etats-Unis, qui soit animé d'un esprit plus véritablement religieux que celui de Bourbonnais.

La plus grande partie des habitants de Bourbonnais sont cultivateurs et vivent en général dans l'aisance. Quelques-uns s'adonnent au commerce et réussissent fort bien. Plusieurs occupent des charges politiques ou municipales. Depuis deux ans le greffier de la corporation est M. George Létourneau, un compatriote distingué.

Ils sont en général fort attachés aux institutions américaines, et nous ne saurions espérer de les rapatrier dans un avenir plus ou moins rapproché. Les belles terres qu'ils cultivent les retiennent toujours dans cette région fertile de l'ouest. Ils diffèrent beaucoup sous ce rapport des Canadiens de l'est. Ils, travaillant en grande partie dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, ne sont pas autant attachés au sol américain, dont un petit nombre seulement sont propriétaires.

Nos compatriotes de Bourbonnais sont loin cependant d'oublier les charmes du pays natal, et tous les ans un certain nombre viennent rafraîchir les liens qui les unissent aux familles qui ont avec eux une commune origine. Plusieurs ont franchi cette année encore l'énorme distance qui les sépare de nous, pour se rendre à l'appel de la patrie et prendre part à l'imposante réunion de la grande famille franco-canadienne, dont Montréal a été témoin les 24 et 25 juin.

Bourbonnais a produit durant la dernière guerre américaine une compagnie militaire, qui s'est distinguée en plusieurs rencontres ; elle avait pour capitaine, M. Saguin ; pour premier lieutenant, M. Noël Brosseau, et pour second lieutenant, M. Edouard Martin. Elle portait le nom de et faisait partie du 76^{ème} régiment volontaire de l'Illinois. La discipline et son habileté lui valurent le ruban bleu au régiment. Cette distinction indique qu'elle était supérieure à toutes les autres compagnies dont se composait le corps d'armée du Tennessee, fort de 30,000. Elle fit preuve d'une telle impétuosité au siège de Vicksburg qu'on lui confiait toujours ensuite les postes les plus périlleux. Au siège de Mobile, M. Charles Paradis, de St. Anne, alla planter le drapeau américain sur le fort de Klockly, au milieu d'un feu extrêmement nourri, après avoir vu tuer quatre soldats qui avaient vainement tenté d'accomplir cet audacieux exploit.

Le recensement de 1861 indique qu'il y a 312 familles à Bourbonnais, en tout 1500 âmes. Le chiffre de la population actuelle n'est guère plus élevé.

JOSEPH TASSÉ.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 28.—Les rapports de la votation dans le département de Maine et Loire, annoncent que de Maille, républicain, a été élu député à l'Assemblée nationale par une majorité de 3787.

Paris, 1^{er}.—Le comité permanent de l'Assemblée nationale, a eu aujourd'hui une séance à Versailles.

Le duc de Larocheoucault, de l'extrême droite, a attaqué le gouvernement pour avoir retiré l'*Orénoque* de Civita Vecchia et a déclaré que la politique suivie avec l'Espagne et l'Italie était hostile à la France.

Paris 2.—Des élections ont été ordonnées dans les départements de Drome, Oise et Nord pour le 8 novembre, pour remplir les sièges vacants dans l'Assemblée.

Le *Journal de Paris* dit que le Pape a écrit une lettre conciliatrice et amicale au président MacMahon, reconnaissant les efforts de la France en sa faveur.

La vente du *Sidèle* et du *19^{ème} Sidèle* a été prohibée dans les rues.

L'offense du dernier journal a pour cause un article où il fait une comparaison insidieuse de l'administration de Thiers avec celle du présent gouvernement.

La *Liberté* rapporte que le gouvernement espagnol a lancé une protestation contre le transport des armes par les Carlistes, sur la mer.

AUTRICHE

Vienne, 28.—Le gouvernement autrichien se propose d'envoyer une nouvelle expédition au pôle arctique, afin de voir si les terres découvertes par l'expédition qui vient d'arriver, et appelées "Terres de François-Joseph," font partie d'un continent ou d'une île.

ANGLETERRE

Londres, 29.—La population de Bayonne refuse de vendre du charbon pour les frégates prussiennes.

Une dépêche de Rome au *Morning Post* dit que l'ambassadeur français a présenté au Pape la lettre de MacMahon, lui annonçant que le gouvernement français retirait l'*Orénoque*, mouillé à Civita Vecchia.

Londres, 1^{er}.—Le *Times* de ce matin dit qu'il est faux que le reine ait payé les dettes du prince de Galles. Actuellement, dit l'auteur de l'article, les dettes du prince se montent à un peu plus que le tiers de son revenu annuel, en y comprenant les factures de plus d'un an, son passif sera pleinement couvert par les sommes qui figurent à l'actif de son compte, chez ses différents banquiers.

Il est vrai que la liste civile du prince ne suffit pas à son train de vie mais il a de plus, le capital produit par l'accumulation des revenus du Duché de Cornwall pendant sa minorité, qui peut s'y puiser mais qui suffit encore à combler les vides.

Londres, 2.—Une dépêche spéciale de Berlin au *Times* rapporte que l'empereur Guillaume a écrit au roi d'Italie, lui exprimant son regret de ne pouvoir visiter Rome cet automne comme il s'y attendait.

Les Carlistes en Biscaye demandent la restauration de la paix.

Il y a beaucoup d'excitation dans la ville en conséquence de l'explosion qui est arrivée ce matin au canal Regent's Park. Voici les informations recueillies. A 5 heures a. m. une barque amarrée près des jardins zoologiques, avec une charge de poudre, a fait explosion. Trois personnes ont été tuées et plusieurs blessées. Les ponts et les maisons du voisinage se sont écroulés. Des milliers de personnes se rendent sur les lieux et les journaux ont sorti des *extras*, mais ils contiennent peu de détails.

Les nouvelles de l'explosion de poudre sur le canal Regent, ont montré que sur un parcours de 20 milles, 5 cadavres ont été retrouvés. Un grand nombre des animaux du jardin Zoologique ont été tués.

La quantité de poudre qui a fait explosion est de 4 tonnes. Des maisons situées à deux milles de distance ont été ébranlées. Sept personnes manquent encore. Il y a eu une véritable panique ici pendant plusieurs heures. On rapporte que plusieurs personnes sont mortes de frayeur.

ESPAGNE

Paris, 29.—Il paraît qu'il a été décidé, à une réunion du conseil des ministres, de prier la femme de Don Carlos de laisser le territoire français.

Madrid, 29.—Des dépêches officielles reçues ici annoncent que dans la province de Navarre, la bataille entre les Carlistes et les républicains s'est arrêtée vendredi ; elle avait duré quatre jours consécutifs.

Londres, 3.—Des nouvelles du nord de l'Espagne rapportent que plusieurs chefs carlistes ont abandonné la cause, vu les malentendus avec le ministre de la guerre de Don Carlos.

Madrid, 4.—Loyard, ministre de la Grande-Bretagne, et M. de Chandory, nouvellement nommé représentant de la France, ont été reçus par le Président Serrano hier soir, avec les cérémonies ordinaires, et ils ont présenté leurs lettres de créance. Serrano remercia le ministre français pour ses expressions cordiales et répondit réciproquement aux vœux amicaux de la France.

Loyard, en présentant ses lettres de créance, a manifesté sa confiance dans le triomphe du gouvernement Espagnol dans la crise présente.

Les deux ministres ont adressé la parole à Serrano comme Président de l'Exécutif, et dans leurs discours, ils ont fait allusion à la république.

ITALIE.

Rome, 3.—Le roi a lancé un décret dissolvant la Chambre des Députés et ordonnant de nouvelles élections. Le parlement s'assemblera le 23 novembre.

FAITS DIVERS

TRISTE MORT.—Samedi, le 26, vers minuit, quatre jeunes gens nommés Alphonse Léveillé, James Schofields, Joseph Giroux et Onézime Chaput, qui paraissaient plus ou moins sous l'influence des alcools, se présentèrent chez un charretier nommé Joseph Thérien et l'engagèrent moyennant \$1.50 pour les conduire au restaurant de M. Emond, sur la chemin de la montagne.

Après avoir fait maintes stations dans les auberges qu'ils trouvèrent ouvertes sur la route, ils arrivèrent chez M. Emond qui refusa de les admettre à cause de l'heure avancée et de leur état d'ivresse, ce que voyant ils donnèrent 75 cents de plus à leur cocher et le décidèrent à les mener à l'hôtel Courville.

Arrivés en cet endroit, ils remarquèrent une voiture à la porte, et plusieurs jeunes gens leur dirent qu'ils ne pourraient pas entrer chez Courville attendu qu'on leur avait refusé la porte. Léveillé répondit qu'il entrera t bien lui. Là-dessus il s'en fut frapper à la porte et demanda l'admission ; Courville répondit, à l'intérieur, qu'il n'admettait personne à cette heure avancée de la nuit. Léveillé répliqua qu'il eût à ouvrir sinon que la porte serait enfoncée. Courville répondit alors que si on faisait la moindre tentative de s'introduire de force, il tirerait. Léveillé répondit : tire, tire, je n'ai pas peur de tes balles.

Au même instant la porte s'ouvrit, on vit sortir Courville qui frappa le défunt à la tête avec ses poings on une masse et l'étendit à ses pieds. Ses amis le prirent dans leurs bras pour le mener à un ruisseau voisin afin de laver ses blessures et Courville leur dit alors : Allez laver ce polisson.

Après qu'ils l'eurent lavé ils le mirent dans la voiture et le conduisirent chez lui sur la rue Sydenham. Léveillé ne dit pas un mot pendant tout le trajet, mais une fois arrivé chez lui, on lui demanda comment il était et il répondit : Je suis bien, ce n'est rien. Ses compagnons se retirèrent alors et il mourut presque aussitôt.

Ce n'est que dans l'après-midi de lundi que la police et le coroner eurent connaissance des faits ; Courville fut immédiatement arrêté et une enquête s'ouvrit au domicile du défunt. Après avoir vu le cadavre les jurés se retirèrent afin de laisser au Dr. Rottot le temps de faire l'autopsie et à sept heures l'enquête fut reprise, sous la conduite de M. le coroner Jones, dans la pharmacie de MM. Fafard & Daoust, 452, rue Ontario.

Les Drs. Rottot et Fafard après avoir examiné le cadavre du défunt dirent qu'il était mort d'une congestion cérébrale causée par une blessure reçue sur l'os temporal soit par un coup soit par une chute. Près de deux onces et demie à trois onces de sang s'étaient accumulés entre le crâne et la cervelle du défunt et c'est cette compression de sang qui a causé la congestion.

Les témoignages du charretier Thérien et de Joseph Giroux, un des compagnons du défunt confirment les faits que nous avons donnés.

BONAPARTE, AVOCAT.—Le *Sun* de Baltimore raconte que, pendant le récent jugement de Garvey contre Waylan, pendant devant la cour de circuit du comté d'Howson (Maryland) un jeune homme de bonne mine et d'aspect grave, doué d'un visage exprimant une haute intelligence, a pris la parole comme l'un des défenseurs. Sa voix pétrante et ses manières distinguées ont immédiatement sollicité l'attention. Il était clair que c'était un homme d'une capacité exceptionnelle, et chacun se demandait son nom avec curiosité. C'était Jérôme Bonaparte, second fils du défunt neveu de Napoléon 1^{er}, qui vient d'être admis au barreau et qui prononçait son *ma idem speech* comme homme de loi. La cour l'a écouté avec une attention particulière, et de l'avis des hommes de loi et autres personnes présentes, ce plaidoyer de début a été admirable et plein de promesses d'une grande distinction future.

UN SERPENT.—On nous écrit de Ste. Marie de la Beauce en date d'hier :

Il y a quelques jours, vers six heures et demie du soir, M. Montminy, marchand de Ste. Marie, se promenait sur le trottoir devant sa maison, lorsque tout à coup, il entendit un

bruit étrange qui lui parut venir dans la direction de l'eau. Il accourut sur le bord de la rivière. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant, non loin du rivage un monstrueux animal de la forme d'un serpent. Il appela immédiatement quelques personnes qui se trouvaient près du lieu, et parmi lesquelles se trouvait un M. Renaud, qui, aussi intrépide qu'imprudent, sauta dans un canot pour aller faire la chasse au serpent. Mais il fut bientôt puni de sa hardiesse; à son approche le terrible animal, s'élança sur le milieu du canot et resta immobile.

M. Renaud, terrifié à la vue du monstre qui lui paraissait avoir 12 à 15 pieds de long se jeta à l'eau qui n'était pas très-profonde en cet endroit, et regagna le rivage. Le serpent l'imita bientôt, et disparut sous l'eau.

On dit que le revu a été vu aussi à St. Joseph. Quoiqu'il n'ait point été revu depuis, personne n'ose aller puiser d'eau à la rivière.

MADELETTE

RECIT DU PAYS BASQUE

II

(Suite.)

—Vous trouvez? Bah! ce sont les fièvres de printemps. Et comme elle le regardait tristement: Vous êtes bonne dit-il en lui prenant la main; mais l'amitié des femmes ne sert de rien, voyez vous; ce qu'il faut, c'est qu'il y en ait une qui vous aime tout à fait et sans réserve.

Madelette leva vers lui de grands yeux tout pleins de questions. L'idée que cette allusion s'adressait à elle avait empourpré ses joues et jusqu'à son front.

—Aimer qui vous aime pas, continua le jeune homme, c'est un chagrin qui fait maigrir et pâlir plus que ne ferait la fièvre.

—Que veut-il dire? se demanda Madelette, et pourquoi se met-il en tête qu'il n'est pas aimé?

Madelette passa de longues heures à commenter ces derniers mots de José, en leur prêtant un accent significatif. Cyrille Cabarous qui s'étonnait de la voir beaucoup plus rarement, remarqua qu'elle évitait maintenant de parler de cette conversion miraculeuse dont elle avait d'abord paru si naïvement fière et qu'elle se taisait toutes les fois qu'il la pressait de retourner à La Vernède où sa marraine la réclamait toujours. Ne se sentant pas la force de demeurer dans l'incertitude où le laissaient les réticences de sa cousine, il résolut de juger et d'agir par lui-même, et à cet effet, se rendit droit à l'évêché pour demander quelques jours de congé. En apprenant qu'il allait à Ustarritz chez M. de la Vernède, la veuve Cabarous n'eut garde de l'interroger. Elle le pria simplement d'emmener avec lui Madelette, qui retardait trop par timidité sa visite au château. Cyrille ouvrait la bouche pour faire cette même proposition. Il fut donc décidé qu'ils partiraient ensemble le jour suivant dans le voiturin d'un habitant de Cambo, qui quittait Bayonne.

Le lendemain, tandis qu'on attelait le cheval à la cariole, les deux jeunes gens se promenaient de long en large sur la place d'armes. Madelette était gaie comme on l'est par une de ces matinées lumineuses où il semble que le soleil vous entre à flots dans les yeux et dans le cœur. Les produits parfumés du Midi s'épalaient dans le marché aux fruits; la blancheur des maisons étincelait, toutes les murailles semblaient sourire. Sous la tente de coutil rayé d'un café, une femme déjeunait tout en répondant par de petites mines d'intelligence aux regards expressifs d'un jeune homme qui, assis non loin de là, dégustait un verre de café glacé, avec la conviction évidente que son habit aux basques rognées, son col de chemise triangulaire, son petit chapeau d'importation anglaise, produisaient beaucoup d'effet sur l'imagination de sa voisine.

—Connaissez-vous Mlle Laparade? demanda Madelette à son cousin.

—Non.

—Eh bien! la voici sur ce banc là-bas. Et ce joli monsieur, qui la salue de la main en remontant dans son tilbury, c'est le vicomte de Peyrafitte. Tiens! José qui traverse la rue... il ne me voit pas; il aborde Mlle Rose! tous les deux causent d'un air bien animé. On dirait qu'ils sont en colère!—Et tandis que Cyrille, qui au nom de José avait tressailli, regardait curieusement son rival, Madelette s'envola comme un oiseau pour s'arrêter à deux pas de Mlle Laparade.

—Tu viens à propos, dit cette dernière en lui faisant place sur le banc.

Elle avait interrompu une conversation sans doute très-vive, à en juger par l'émotion de Rose. José était mortellement pâle:

—J'aurais regretté, dit-il, de quitter le pays sans vous faire mes adieux, mademoiselle Madelette.

—Vos adieux? répéta la jeune fille d'un ton interrogatif.

—Oui, rien ne me retient plus à Bayonne. Ne voyez-vous pas que je suis en deuil?

José Manoël était le meilleur des fils. Au milieu de bien des hauts, il s'était relevé par une sorte de culte pour sa mère, si avilie qu'elle fût. En la perdant, il perdit l'unique intérêt de sa vie et tombait du jour au lendemain dans l'isolement du paria. Son attitude trahissait tant de douleur que Madelette chercha vainement un mot de consolation. Deux larmes coulèrent le long de ses joues; mais le jeune homme ne les vit pas, car il s'était retourné vers Rose et la considérait avec un mauvais sourire.

—Ainsi, c'est impossible, reprit-il au bout d'un instant et sa voix était si tremblante et si railleuse tout à la fois que Madelette elle-même frissonna.—Vrai Dieu! le mo-

ment est bien choisi, continua-t-il, pour me congédier! Vous redoutez les propos des voisins: soit; mais que pensent-ils donc des visites de M. Peyrafitte? nous y mettrons bon ordre, ma belle!

Il s'éloigna sur ce dernier mot qui équivalait à un serment de vengeance par l'accent qu'il y avait mis et le geste qui l'accompagnait.

—Bah! adienne que pourra, dit Rose d'un air indifférent; mais, au fond, elle ne laissait pas d'être un peu troublée, car elle ajouta en regardant Madelette d'un œil rêveur:

—J'ai eu tort peut-être de le déespérer: ce sauvage est capable de tout.

—Il vous hait donc bien? demanda la jeune fille.

—Es-tu niaise! Il m'aime comme un fou.

Madelette eut une sorte d'éblouissement, il lui sembla que le monde s'écroulait; mais au même instant son cousin l'appela. Elle trouva la force de le rejoindre, et monta machinalement dans le voiturin. Cyrille essaya en vain de deviner ce qui avait pu changer si vite sa bonne humeur en un morne accablement. Durant tout le trajet, il l'observa, préoccupé, tandis que le maître du voiturin sifflait une chanson monotone, tout en chatouillant son cheval avec une branche de houx.

Trois heures après, les voyageurs recevaient au château de la Vernède, l'accueil le plus bienveillant. Mme de la Vernède avait attendu leur visite avec impatience; depuis longtemps, elle entrevoyait bien des mystères sous les résistances de sa filleule et dans les lettres de Cyrille. Ces enfants qu'elle aimait d'une égale affection l'inquiétaient fort, et elle se promettait de les confesser de vive voix. Nul n'avait plus de confiance en sa propre perspicacité que la baronne de la Vernède, et cette confiance était légitime; elle était fine comme une vraie Béarnaise et grande observatrice, en dépit d'un air de vivacité presque folâtre que conservait sa tête grise calquée sur un portrait de Henri IV. Il était impossible, en le regardant, de mettre en doute la prétention qu'elle affichait de descendre en droite ligne du Vert-Galant par les dames.

De sa royale origine, elle tenait une certaine manie de domination, qui déparait seule un caractère pétri d'auteurs de sensibilité vraie. Encore ce travers ne nuisait-il à personne, car le jugement ne lui faisait point faute, et il était fort heureux pour son entourage qu'elle fût une maîtresse femme. C'était du moins l'avis du baron, le plus débonnaire des hommes, — de ses fils, excellents cœurs, intelligences assez médiocres, qui n'avaient jamais rien dit, ni rien vu, que par la bouche et les yeux de leur mère; c'était l'avis d'une armée de bruns, de petits-enfants et de serviteurs idolâtres. Cyrille, dont elle avait inventé la vocation dans un accès de zèle religieux, était peut-être le seul qui osât penser autrement.

Tandis que Madelette était entraînée dans le parc par les enfants suspendus en grappe à sa robe et la tirait à çà et là pour lui faire admirer les cygnes du bassin, les oiseaux de la volière, les chevaux, les chiens, la basse-cour, tout ce qui donnait la gaité et la vie à cet Eden, noyé dans les arbres, les lianes et les fleurs, la marquise avait emmené Cyrille dans son cabinet, sous prétexte de lui montrer un missel du xve siècle, dont elle venait de faire l'acquisition, et les portes dûment fermées, l'avait fait asseoir à côté d'elle sur sa causeuse. Jamais causeuse n'avait entendu plus de secrets que celle-là, et on était sûr, lorsque Mme de la Vernède s'y installait, que la conversation allait devenir solennelle. Les moindres détails de ce petit salon encadraient merveilleusement la figure de la baronne. De lourdes tentures de tapisserie à personnages y amortissaient le bruit de la voix; le plafond en coupole, le lustre en cristal de roche, le beau Christ dont le profil jauni se détachait sur un fond de velours noir, les meubles ternis et vermoulus, le portrait ascétique d'un grand oncle en habit de prieur de Saint-Savin, auraient donné à cette pièce un peu sombre l'aspect d'un oratoire, si la vague odeur de poudre à la maréchale répandue dans l'atmosphère et deux Amours de vieux Sèvres cachés sous les chapelets et les buis bénits, n'eussent rappelé que c'était un boudoir.

Mme de la Vernède aspira une longue prise de tabac, tout en feignant de concentrer son attention sur le griffon qui dormait sous son bras, et qu'on eût cru de pâte tendre comme les Amours de la cheminée; elle réfléchissait.

—Mon enfant, dit-elle au jeune homme, vous avez un chagrin, et vous me le cachez.

Cette clairvoyance subite le déconcerta. Il n'avait demandé un congé exceptionnel, il n'était venu à La Vernède, que pour consulter la baronne; mais il eût voulu qu'on lui laissât le temps de rassembler ses forces avant de déflorer, en l'avouant, cet amour dont jusque-là il avait gardé les tristesses pour lui seul.

—Je n'ai nulle intention de vous rien cacher, madame, répondit-il un peu ému; mais pour parler de mon chagrin, il faut d'abord que je m'en rende compte à moi-même, et si je souffre, c'est sans savoir pourquoi.

La baronne le sut bientôt mieux que lui, tant elle fut habile à prévoir ses réponses, à compléter son récit. D'abord elle éprouva quelque désappointement en voyant s'écrouler l'échafaudage de ses espérances et les choses de la terre reprendre leur empire sur Cyrille; mais si elle était pieuse, elle était femme avant tout; si elle aimait à peupler le calendrier, elle aimait aussi à faire des mariages. En recevant le secret de l'écolier elle crut pressentir celui de Madelette; ces deux enfants s'aimaient sans se l'avouer l'un à l'autre, et c'était la présence de Cyrille qui retenait Madelette à Bayonne.

—Mon garçon, dit-elle à Cyrille en cessant de lui parler du ton de demi-déférence qu'elle avait cru lui devoir jusque-là, mon garçon, je me suis trompée; tu n'étais pas fait pour dire la messe. Ne mécontente pas tes supérieurs en fuyant trop brusquement le collège; attends les vacances, et alors sors sans bruit pour ne plus rentrer. Notre maison ne t'est-elle pas ouverte? Tu as autrefois commencé le latin avec mes fils, tu enseigneras maintenant à leurs enfants. Allons! ne me remercie pas! J'ai commis la faute; il est juste que je la répare.

—Mais les vacances ne sont que dans deux mois, madame.

—Eh bien! as-tu peur que pendant ces deux mois on ne t'enlève Madelette? Sois tranquille, nous veillerons à te la conserver, et quelque chose me dit qu'elle y veillera elle-même.

Cyrille comprit l'erreur de l'excellente femme; il eût voulu la détromper; il ne l'osa pas.

—Tâchez de la décider à revenir à Ustarritz, dit-il avec instance, et alors seulement, je pourrai, moi, me décider à la quitter.

La baronne vit bien que s'il avait été sincère sur ce qui le touchait personnellement, il ne voulait ou ne pouvait lui confier tout ce qui concernait Madelette. Elle se réserva d'éclaircir l'énigme auprès de sa filleule; mais de ce côté, elle rencontra un silence égal à sa pénétration. A vrai dire, la pauvre fille n'était pas capable de rien entendre; les paroles de Mlle Rose: Il m'aime comme un fou!—résonnaient seules dans son cerveau et dans son cœur. Tout en maudissant la cruelle illusion dont elle s'était si longtemps bercée, elle eût racheté de sa vie sa douce chimère de José réhabilité par l'amour. La contrainte que Madelette était obligée de s'imposer augmentait encore son supplice. Elle avait une foule de parents à voir au village, et toute la journée se passa en visites et en repas d'autant plus bruyants que c'était grande fête à Ustarritz et aux environs. Une fois par an, le jour de la St. Jean-Baptiste, les Basques accourent de tous les points de la montagne pour s'abreuver aux sources minérales de Cambo, de même que, le dimanche après l'Assomption, ils se réunissent à Biarritz pour un bain de mer. Or, cette année-là, une représentation théâtrale dans le bois d'Haïtza, s'ajoutait aux divertissements ordinaires; on sait avec quel enthousiasme sont accueillis dans les provinces basques, ces drames naïfs composés par des pâtres ou des chasseurs d'isards et joués par tout un village au milieu d'une clairière, sans autre mise en scène que quelques oripeaux précieusement conservés de siècle en siècle. L'auteur de la pièce était un vieil ami des Cabarous. Cyrille et Madelette furent forcés d'entendre, par politesse, six actes interminables, où le roi Arthur, Roland, Alaric et Napoléon se coudoyaient en une confusion, à laquelle mettait le comble le titre de la pièce, appelée, on ne sait pourquoi, *la Conquête de Grenade*.

Il était tard lorsque les deux jeunes gens s'embarquèrent sur la Nive pour retourner à Bayonne. L'eau calme et profonde scintillait sous les derniers rayons du soleil couchant; çà et là un saule étendait ses longs rameaux pleureurs, voilant à demi les ombreuses vallées qu'on voyait fuir à l'horizon. Des teintes roses enveloppaient les clochers de Cambo et d'Ustarritz, le rivage ne présentait qu'une nappe ondoyante de cette petite fleur violette appelée *grassette*, dont les feuilles épaisses d'un vert tendre s'échappaient des fissures du rocher. Les maisons, les moulins, les plantations de maïs, la silhouette lointaine d'un château en ruine, les grands arbres où les oiseaux modulaient ce ramage tendre et confus qui est sans doute leur prière du soir, tout cela passait au milieu d'une chaude vapeur. Cyrille et Madelette restaient à la poupe du *chaland* tous deux muets, mais pour des causes bien opposées. Madelette comprimait énergiquement son chagrin; Cyrille s'abandonnait pour la première fois de sa vie à ses sensations avec la volupté infinie que donne le repos après une longue lutte. Le souvenir du passé, d'une liberté sans contrôle, avait fortement ressaisi son âme: il laissait la jeunesse chanter en lui; il était poète, il était homme.

Le crépuscule tombait, la Nive ne brillait plus; elle était sombre, d'un vert foncé où tremblotait le clair de lune. Quelques-uns des passagers, après avoir bu et chanté bruyamment avec le patron de la barque, commençaient à s'endormir. Cyrille s'était couché au fond du *chaland*, enveloppé dans son manteau; Madelette assise à côté de lui pouvait croire qu'il dormait; sans savoir comment cela s'était fait, Cyrille s'aperçut tout à coup qu'il tenait et serrait entre les siennes une des petites mains de la jeune fille.

—Vous avez pris ma main en rêve et vous la tenez depuis longtemps, dit-elle en le secouant pour l'éveiller. Nous voici dans le port, il faut vous lever.

En effet, le *chaland* venait de s'arrêter au confluent de l'Adour et de la Nive. Grâce à la confusion du débarquement, personne ne songea à écouter les excuses que Cyrille essayait de balbutier.

Le lendemain il y eut grande rumeur à Bayonne. Un agent de police avait trouvé sous les arcades, à deux pas de la porte de Mlle Laparade, le corps du jeune Peyrafitte inanimé, le crâne ouvert par un coup de casse-tête. Il ne reprit connaissance que trois jours après et on craignit longtemps pour sa vie. Lorsque la justice voulut établir une enquête sur cette tentative de meurtre, M. de Peyrafitte refusa toujours de donner le moindre éclaircissement, il comprit que certaines luttes brutales, sont "le duel des pauvres gens." La modiste ne gagna rien à cette discrétion, car elle fut à peu de temps de là, forcée de fermer son magasin. Mais on la revit bientôt plus sémillante que jamais, derrière le comptoir du café du Commerce.

Malgré le silence de M. de Peyrafitte, la prévention était si forte contre José Manoël que l'ordre de l'arrêter fut donné immédiatement. José demeura introuvable. Les uns dirent qu'il avait pris la fuite dans la montagne, les autres qu'il s'était noyé dans l'Adour. Certaines gens assurèrent, quelques mois plus tard, qu'ils l'avaient rencontré à Gibraltar où il était la terreur des douaniers. Le bruit courut même qu'il avait renoncé à la contrebande pour rançonner les voyageurs. On ne tarissait pas en imagination et en conjectures. La seule Rose Laparade eût pu raconter les détails de ce drame nocturne, dont on n'éclaircit jamais le mystère.

(A continuer.)

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

DE TOUT UN PEU

Depuis six mois on a édité, à l'étranger sur-tout, toute une série de brochures, de mémoires, de souvenirs, d'études, sur Napoléon III. Les auteurs anglais particulièrement ont réussi à se procurer des autographes, des manuscrits inédits, des documents précieux concernant la jeunesse de l'Empereur.

Les notes que nous allons reproduire et qui constituent une sorte de prologue de la vie politique du prince Charles-Louis-Napoléon, sont extraites d'une Vie de Napoléon III, par Blanchard-Jerrold, éditée à Londres et fort peu connue à Paris. Nous avons trouvé intéressant de les offrir à nos lecteurs. Blanchard-Jerrold pour écrire son ouvrage a eu communication des Mémoires inédits de la reine Hortense, de la correspondance du prince Louis et des chapitres écrits à bâtons rompus par Napoléon III, pour servir plus tard aux Mémoires qu'il se proposait d'écrire. Ces pages, tombées de la plume impériale, sont aujourd'hui cataloguées, dans les papiers de la famille, sous le titre de : SOUVENIRS DE MA VIE.

Dans les premières scènes de la vie de la future majesté on voit apparaître un personnage—comme un génie de féerie—sur le nom duquel le public n'est pas toutefois bien d'accord, les sceptiques l'appelant le hasard, les bonapartistes le désignant religieusement sous le nom de providence et les vieux de la vieille, les débris de la grande armée, le salueant du titre de "son étoile."

Le prince Louis vient au monde. Il est si débile que ses jours semblent avoir été comptés. La reine Hortense, affolée, en est réduite aux remèdes les plus invraisemblables. Mais l'enfant ne doit pas mourir. Le personnage surnaturel entre en scène pour la première fois et d'un coup de baguette sauve à la fois la mère et l'enfant, au moyen d'une bouteille de vin et d'un peu de coton. Nous trouvons la preuve de ce qui précède dans le passage emprunté aux mémoires inédits de la reine Hortense :

"Mon fils était si faible que je pensai le perdre en naissant. Il fallut le baigner dans du vin et le développer dans du coton pour le rappeler à la vie. La miennne ne m'occupait plus. Des sinistres idées m'offraient à mes yeux que la certitude de mourir. Je m'y attendais si bien que je demandai froidement à mon accoucheur si je pouvais encore passer un jour."

Le petit prince, sauvé, grandit péniblement, souffrant, chétif. Mais, comme si toute la destinée de l'enfant eût été écrite en lettres visibles seulement pour les yeux pénétrants de Napoléon Ier, celui-ci, lui voua une affection toute particulière, et c'est Napoléon III lui-même qui nous le fait savoir dans les "Souvenirs de ma vie."

"Mes plus lointains souvenirs, dit-il, datent du jour de mon baptême et j'ai hâte de faire remarquer que j'avais trois ans, lorsqu'en 1810, dans la chapelle de Fontainebleau, je fus tenu sur les fonts par l'Empereur et l'Impératrice Marie-Louise."

Le même jour, leurs Majestés avaient pour faire honneur à leur neveu, servi de parrain et de marraine à vingt-quatre autres enfants de la noblesse de l'Empire.

Outre cette preuve d'affection officielle, l'Empereur en donnait souvent une autre, celle-ci toute intime, à son neveu : le prenant par la tête, il le hissait sur la table plusieurs fois de suite.

L'enfant riait beaucoup ; mais la reine était dans des transes cruelles. Corvisart lui avait, en effet, assuré que cet exercice offrait des dangers réels pour les enfants.

Dans les "Souvenirs de ma vie" l'Empereur Napoléon III nous fait part de son goût prononcé pour l'art militaire dès sa plus tendre enfance.

"Comme tous les enfants, dit-il dans les "Souvenirs de ma vie," mais plus que tous les enfants, peut-être, les soldats attiraient mes regards et étaient le sujet de toutes mes pensées. Quand, à la Malmaison, je pouvais m'échapper du salon, j'allais bien vite du côté du grand perron, où il y avait toujours deux grenadiers de la garde impériale qui montaient la garde. Un jour que je m'étais mis à la fenêtre du rez-de-chaussée de la première pièce d'entrée, j'entrai en conversation avec l'un des vieux grognards qui montaient la garde.

Le factionnaire, qui savait qui j'étais, me répondait en riant et avec cordialité. Je lui disais, — je m'en souviens : — "Moi au-si, je sais faire l'exercice ; j'ai un petit fusil." Et le grenadier de me dire de le commander, et alors me voilà lui disant : "Prétez armes ! Portez armes ! Armes bras !" Et le grenadier d'exécuter les mouvements pour me faire plaisir. On conçoit quel était mon ravissement, etc., etc."

L'Impératrice Joséphine, toujours à la recherche de ce qui pourrait plaire à ses deux petits-enfants, lui ayant demandé, un jour, la veille d'une fête, ce qu'ils pourraient désirer, l'aîné obtint une montre avec le portrait de sa mère.

Quant au prince Louis, il se recueillit un instant, puis, s'adressant à sa grand-mère : — Si tu veux me faire bien plaisir, laisse-moi aller marcher dans la crotte avec les petits polissons, — dit-il.

Il faut croire que si la permission ne lui fut pas accordée, il sut la prendre, car le lendemain il écrivait à sa mère, absente de la Malmaison :

Petite maman, Oui-Oui a fait pouf dans le dada. Oui-Oui n'a pas bobo. Il aime maman beaucoup à cœur.

OUI-OUI. Ce jour-là le prince Louis était tombé d'un cheval de bois qu'il montait d'habitude devant la maison. L'avenir devait en faire par la suite un des premiers cavaliers du monde.

Quant aux petits polissons qui courent dans la crotte, il lui était réservé de les voir—devenus hommes—l'acclamer au temps de succès et envahir son palais à l'annonce de ses revers.

Les merveilles d'un œuf de poule.

Les observations suivantes sur les changements qui se font d'heure en heure pendant l'incubation des œufs de poule, sont dues à Sturm : La poule a à peine couvé ses œufs pendant douze heures que quelques linéaments de la tête et du corps du poussin apparaissent. On peut voir battre le cœur à la fin de la deuxième journée ; il a alors la forme d'un fer à cheval mais on ne voit pas encore de sang. A la fin du second jour on voit deux vaisseaux de sang dont la circulation est visible : l'un d'eux est le ventricule gauche et l'autre la racine du grand artère, et à la quinzième heure une oreillette du cœur apparaît, semblable à un nez replié sur lui-même. Les battements du cœur sont d'abord observés dans l'oreillette, puis dans le ventricule. A la fin de la dix-septième heure, les ailes sont visibles et sur la tête on voit deux bulles d'eau pour le cerveau, l'une pour la bile, et l'autre pour le devant et le derrière de la tête. Vers la fin du quatrième jour les deux oreillettes déjà visibles sont plus près du cœur. Le foie apparaît vers le cinquième jour. Sept heures après, les poumons et l'estomac sont visibles, et quatre heures après les intestins, les reins et la mâchoire inférieure.

Après la cent quarantième heure, deux ventricules sont visibles, et deux gouttes de sang au lieu d'une seule qu'on avait vue auparavant.

Le dix-septième jour, le cerveau commence à avoir quelque consistance. A la cent soixante-neuvième heure d'incubation, le bec s'ouvre et la chair apparaît sur le sein. Quatre jours après on voit l'os du sein. Six jours après, les côtes du corps apparaissent formées depuis le derrière, et le bec est visible, aussi bien que la vessie du fiel. Le bec devient vert à la fin de deux cent trente-six heures ; et si le poussin sort de son enveloppe, il se ment lui-même. A la deux cent soixante et quatrième heure, les yeux apparaissent. A la deux cent quatre-vingt-huitième, les côtes du corps sont parfaites. A la trois cent trentième, la rate s'approche de l'estomac et les poumons du coffre. A la fin de trois cent cinquante-cinq heures, le bec s'ouvre fréquemment et se ferme ; et à la fin du dix-huitième jour, on entend le premier cri du poullet. Dans la suite il prend des forces et croît continuellement, jusqu'à ce qu'enfin il puisse être exempt de tout emprisonnement.

Il a été beaucoup parlé de l'esprit de Mlle Déjazet. Mille de ses mots vifs, aigus, ailes, ont eu autrefois beaucoup de vogue. On les voyait voler de foyer en foyer, de journaux en journaux. En 1833 un collectionneur les a réunis en brochure sous ce titre : "Le Perroquet de Mlle Déjazet."—En général, c'étaient des réparties très-fines, dans le goût de celles de Mlle Mars, ou des répliques agréables, parfois risquées, à la manière de celles de Sophie Arnould.—C'est dans ce recueil que se trouve le trait qui suit :

M... faisit des vers.—Non-seulement il en faisait, mais encore il avait la rage de les lire aux gens.

Un jour, au théâtre du Palais-Royal, il gratte à la loge de l'actrice. —Mademoiselle, j'ai fait deux sonnets. Vous êtes connaissance. Voulez-vous me permettre de vous les lire ?

—Soit, mais dépêchez. M... prit un de ses papiers. —Premier sonnet, dit-il : puis il le lut.

—Eh bien, demanda-t-il après avoir lu, qu'en dites-vous, mademoiselle ?

—Ce que j'en dis ? J'aime mieux l'autre ! Victor Séjour, qui vient de mourir, était né à Paris en 1816.

Après avoir débuté dans la littérature en 1841, par une ode sur le Retour de Napoléon, Victor Séjour a abordé le théâtre en 1844 et depuis lors il a traité, souvent avec beaucoup de bonheur, le drame à grand spectacle.

Son bagage dramatique étant considérable, nous nous contenterons de citer ici les titres des pièces qui ont obtenu le plus de succès, telles que Richard III, écrit pour Ligier ; Le Fils de la Nuit, dont Fechter jouait le principal rôle, et André Gérard, drame en 5 actes, représenté à l'Odéon pour les dernières représentations de Frédéric Lemaire. Notons encore la Tireuse de Cartes, le Compère Guillery, les Masques de Syrie, les Enfants de la Louve, etc.

Victor Séjour était chevalier de la Légion d'honneur.

— La chasse ! la chasse ! Il n'est plus question d'autre chose. A ce sujet, voyez donc la jolie légende qui circule dans le Berry.—Ce conte, il est un peu gaufre, mais nous en atténuerons le ton trop vil.

Un jour, s'ennuyant de faire le rôti sur un enter, le diable monta sur la terre et vint aux environs d'Issoudun.

Satan était habillé en campagnard du pays, blouse et sabots. — Il faut que je m'amuse, dit-il. Et n'entrant alors chez un armurier, il y fit l'empilette d'un fusil.

C'était un fusil du bon vieux temps, à bassinet à pierre et à poudre. — Allons à la chasse, reprit-il, à la chasse aux âmes.

Aux portes de la ville, il mit en jeu un mauvais riche, un mauvais notaire et un mauvais tailleur.

Mais un bon curé, qui passait par là, ayant fait tout à coup le signe de la croix, un ange descendit du ciel et... répandit de l'eau sur le bassinet.

Aussitôt la poudre fut mouillée et l'arme ne partit pas. Depuis ce temps-là le diable est dégoûté du métier de chasseur. Il se contente de braconner.

Le bruit courait en Angleterre, il y a quelques mois que le Prince de Galles allait être poursuivi pour dettes et cité devant le Parlement, comme il l'a déjà été à une époque antérieure pour le même motif, et comme les princes de Galles, ses ancêtres, l'ont été avant lui. Le Telegraph de Londres du 16 courant donne le démenti à cette rumeur dans les termes suivants :

D'après certaines rumeurs qui ont été mises en circulation dernièrement, on assure que le Prince de Galles est devenu insolvable et qu'il va être traduit devant le Parlement. On affirme que M. Gladstone, requis de prendre la chose en considération, avait refusé, et que M. Disraeli, à son tour, avait été prié de porter l'affaire devant le Parlement, et finalement, que Sa Majesté avait payé elle-même, les dettes du Prince. M. P. A. Taylor, membre pour Leicester, a parlé publiquement de cette affaire devant ses constituants. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

Un excellent campagnard, voyant approcher sa fin éprouve le besoin d'adresser quelques paroles d'adieu à son épouse :

— Rosalie, ma femme, dit le moribond à sa femme, penché anxieusement sur son lit, sais-tu bien ce que je voudrais que tu fisses quand je serai mort ?

— Mais, mon homme, ces pensées... — Eh bien ! l'es jeune encore, toi, t'es d'âge à te remarier... Je te conseille vivement de t'unir à Clément, l'épaveur... C'est assurément le meilleur parti du village, vois-tu !... — Mon homme ! répond l'épouse éplorée en sanglotant, j'y avais déjà pensé !

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECES.

En cette ville, le 23 septembre, Jacques Antoine Raoul, âgé de 9 mois, enfant de M. Jacques St. Jacques, de Montréal.

Académie Commerciale Catholique

DE MONTREAL 699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre par tout la jeunesse canadienne. Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France.—Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande. Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont M.M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin. La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOÛT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 5-33-81-499

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

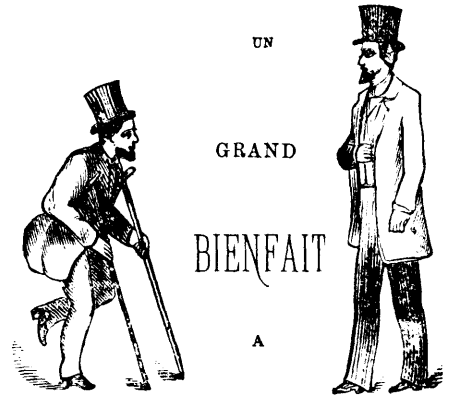
Une victime des insinuations de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant eu vain essai de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adressez, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4 10-1 an.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38 22.

INFALLIBILITE!



L'HUMANITE SOUFFRANTE

LA PLUS Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis ; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme un cas si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu ; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin ; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâces.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants, qu'ils étaient devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai. Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec. ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille ; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.